

Sébastien Bailly

Les miraculées

Sébastien Bailly

Les miraculées

© Editions des Falaises, 2015

16, avenue des Quatre Cantons

76000 Rouen

Tél. 02 35 89 78 00

www.editionsdesfalaises.fr



Préambule

Le récit qui suit s'appuie sur des faits réels, des entretiens, des recherches dans les archives. Les personnages ont existé, et vécu les faits rapportés. La part de la fiction est minime. Elle tient à quelques circonstances, aux pensées des uns et des autres, à la teneur de certains dialogues. La fiction, comme le ciment qui tient un mur, est limitée à ce qu'il faut pour faire tenir l'histoire. Elle est toujours vraisemblable, quand la réalité des faits, elle, apparaît souvent totalement incroyable.

Sur le sable

Le sable file entre les doigts de Paulette. Elle a beau serrer le poing pour le retenir, rien n'y fait. A la fin, juste quelques grains collés à ses phalanges. Elle replonge la main dans le sable. Encore, et encore. A chaque fois, pareil. Le sable file. A quelques pas sur la plage, sa sœur Gaby creuse un trou pour se cacher. Au-delà, c'est le bassin d'Arcachon. Un morceau de mer protégé des soubresauts de l'océan par une fine langue de terre. Quelques nuages blancs en altitude, le bleu du ciel ressort plus fort. Et là, au milieu, l'île aux oiseaux. Un refuge au cœur du refuge. Quelques arbres, quelques cabanes pour les ostréiculteurs, et rien d'autre autour que les huîtres, les goélands, la lavande de mer, et les bars qui finiront grillés.

Paulette a neuf ans. Gaby, huit. Elles ont passé l'été là, avec Raphaël et Linda, leurs parents. Un bel été, finalement, pour les fillettes, malgré la guerre et le départ précipité de Rouen. Gaby avait beaucoup pleuré, au début. Des larmes chaudes. On lui avait dit qu'on partait en vacances. On fuyait la guerre qui arrivait.

C'est encore pour cela que Gaby fait des trous dans le sable, pense sa sœur. Les images du voyage lui font toujours mal. Au début, ça avait été des Belges, et puis des

Français, des soldats, des familles. Elles les avaient vus traverser Rouen. Des voitures chargées, un matelas sur le toit. C'était comme des escargots, ou des tortues, qui se promenaient avec leur maison sur le dos, avait expliqué Raphaël à ses filles. Il ne fallait pas faire peur aux enfants. Des hommes et des femmes à pied, des charrettes, des voitures à bras, des blessés... Des dizaines, des centaines de milliers de personnes qui avaient traversé Rouen du nord vers le sud, en franchissant les ponts de la ville.

Raphaël a décidé de partir juste début juin. Le Préfet avait d'abord demandé à la population de rester sur place. Les Allemands avançaient, pourtant. Le front était de plus en plus proche. Il fallait mettre les filles à l'abri. Il en avait parlé avec Linda. Avec ses frères et sœurs, avec sa mère. Fermer la boutique, choisir quoi emmener, vers où aller... Le temps de s'organiser, tout le monde partait déjà. On disait les nazis aux portes de Rouen. Sur les plateaux, au nord de la ville. Ils descendraient bientôt sur la mairie.

Raphaël et sa famille étaient coincés, comme des centaines d'autres voitures, ce 6 juin 1940 au matin. Coincé rive droite, rue de la République, sans possibilité d'emprunter les ponts, qui pouvaient sauter d'une minute à l'autre, disait-on. Il n'y aurait alors plus moyen de traverser la Seine. Certains avaient choisi de remonter le fleuve, d'autres d'aller vers Le Havre, trouver un bac. Rien n'était sûr.

Et puis un homme était venu parlementer, un élu, un adjoint au maire. On l'avait vu organiser les choses pendant les bombardements. Il était responsable de la défense passive. Beaucoup le connaissaient. Il demandait qu'on rouvre les ponts, qu'on laisse les gens s'enfuir avant que la ville soit prise. Juste le temps d'évacuer. Oui, il connaissait le risque. Oui, on pourrait interrompre le flot à tout moment lorsque l'ordre serait donné de dynamiter pour empêcher les Allemands de passer eux aussi... Et

les ponts avaient été ouverts. Raphaël avait pu passer et prendre la direction d'Alençon.

Au loin, la fumée noire des dépôts de carburant incendiés obscurcissait le ciel rouennais. L'incendie avait commencé à 5 heures du matin. Les réserves ne devaient pas tomber entre les mains de l'ennemi. C'était l'apocalypse. Il fallait fuir. Aller ailleurs. Le plus loin possible.

La route avait été longue et difficile. Ils partageaient leur auto avec un couple d'amis. Une auto... Cela ne leur avait pas permis d'aller plus vite que la colonne qui avançait au pas vers le sud. Comme tous, ils avaient opté pour le matelas sur le toit. Une protection contre les mitrailleuses des avions. Avancer doucement. Et s'arrêter le moins possible.

Gaby avait emmené sa poupée de chiffons. C'est sa mère qui l'avait fabriquée, avec quelques chaussettes dépareillées, sans doute. Son jouet préféré. Elle la serrait contre elle, tout le long de ce qui devenait un périple. Et elle l'avait perdue. Elle ne se le pardonnait pas. Elle s'était retenue tant qu'elle avait pu. A bout, elle avait demandé qu'on lui ouvre la portière. Faire pipi, le plus vite possible, pour ne pas perdre de temps, ne pas bloquer la voie, ne pas... A force de se presser, de penser à se dépêcher, elle avait laissé sa poupée sur place. Son seul jouet. Elle avait réclamé, mais impossible de faire demi-tour. Trop de risques d'attaques. Trop de cadavres déjà vus au bord des routes. Morts d'épuisement ou, parfois, civils atteints par l'aviation ennemie. Dans les colonnes de l'exode se cachaient aussi des soldats fuyant la capture. Des services entiers d'hôpitaux en déroute, des vieillards qui ne tenaient plus sur leurs jambes. Toute la misère humaine. Gaby devait ravalier ses larmes de petite fille. Une poupée de chiffons perdue ? Alors que ceux qui marchaient devant, derrière, avaient tout laissé...

Paulette et Gaby se souviendraient longtemps avoir

dormi dans des écoles où l'on accueillait la population. Et Gaby de sa première nuit sans sa poupée, cachant les larmes qui lui montaient aux yeux.

Ils voulaient oublier ce lent cheminement vers le Sud. Les drames tout le long de la route. La faim, la soif. La peur au bruit des moteurs. Le soleil, la plage, c'est ce qu'il leur fallait.

Les nouvelles de Rouen n'étaient pas bonnes. Les Allemands avaient pris la ville. Des quartiers avaient brûlé. Les ponts avaient sauté. Des immeubles étaient effondrés. Les morts se comptaient par centaines, les blessés par milliers. Les informations arrivaient au compte-gouttes, selon qui l'on croisait, et qui ils avaient croisé.

Rien de cela n'étonnait Raphaël et Linda.

Tout ça pour quoi ? Les premiers Allemands étaient arrivés fin juin à Arcachon eux aussi. Et la situation était redevenue plus calme. « Pourquoi rester ? », a demandé un soir Linda à Raphaël. Elle voyait son mari de plus en plus inquiet de l'avenir de la boutique à Rouen. Et ils n'avaient pas les moyens de rester sans travailler plus longtemps. Ou alors partir, encore partir, comme en 1927... Ils y avaient bien pensé. Il y avait l'Amérique du Sud. Raphaël avait une sœur, là-bas. La seule qui avait préféré l'Uruguay à la France. Mais ses sept autres frères et sœurs avaient choisi Rouen. Ils avaient fui la Turquie et la pauvreté pour une terre où ils avaient du travail, un logement. Pour une terre de liberté. Ils s'y retrouvaient prisonniers.

Ils ne possédaient plus rien. Plus que la voiture. Même pas les moyens de trouver assez d'essence pour remonter jusqu'en Normandie. Alors, l'Uruguay... Rentrer à Rouen était la solution la moins coûteuse. Là, ils avaient un logement, la boutique tenue par Linda, rue d'Amiens, et Raphaël pourrait faire les marchés comme avant. Les filles pourraient retourner à l'école.

De tout sens, les Allemands de Rouen étaient les mêmes que ceux d'Arcachon.

Alors, ils avaient décidé d'abandonner la voiture contre quelques billets. De quoi payer leurs dettes à Arcachon, et le trajet en train pour rentrer.

C'était leur dernier passage sur l'île aux Oiseaux. Raphaël avait dépensé quelques francs pour louer une pinasse et ramer jusqu'à l'île. Paulette et Gaby voulaient dire au revoir aux goélands. Et, une dernière fois, monter dans ce bateau au nom étrange. La journée avait passé vite sur la plage, sans presque voir personne. Il est l'heure de partir. Déjà.

Paulette adore sentir le roulis de l'eau sous la pinasse. Sa sœur en a un peu peur. Il faut accepter de se laisser bercer. Raphaël a pris de l'assurance : il manœuvre le bateau avec calme. Le fond plat assure qu'on puisse passer presque partout. Les filles veulent voir de près, une dernière fois, les cabanes tchanquées. Le mot les fait rire. Leur préférée est à Sourdouille. Un nom bien drôle lui aussi. Une petite maison sur pilotis. A marée basse, elle repose sur un banc de sable. A marée haute, on n'y accède qu'en bateau.

« On pourra en avoir une à nous, un jour ? », demande Paulette à son père. « On serait bien là. »

– Mais de quoi vivrions-nous ?, demande Raphaël.

– Il n'y aurait qu'à pêcher, et puis il y a les huîtres...

– Les huîtres ? Mais on ne mange pas d'animaux vivants !, s'exclame Gaby, avec une moue dégoûtée...

– Et on ne peut pas vivre que de poisson, renchérit Linda...

– On en vendrait pour s'acheter d'autres choses, propose Paulette, pratique. On serait bien, là, c'est calme, c'est à l'abri.

– C'est un joli rêve, dit son père. Un joli rêve. Mais nous avons une boutique à faire tourner. Nous reviendrons. Je te promets que nous reviendrons quand tout sera fini.

– Mais, une boutique, maman pourrait en ouvrir une ici... »

A l'approche de la cabane tchanquée, Raphaël entend quelques éclats de voix. Rien de distinct. Des hommes sans doute, sur le semblant de balcon, de l'autre côté de la bâtisse. Raphaël fait le tour en douceur, pour que ses filles profitent une dernière fois avant le retour en Normandie. Le tour... C'est dès l'angle qu'il aperçoit les uniformes vert-de-gris des Allemands. L'un d'eux tient un fusil pointé vers le ciel. Les autres ont un bock à la main. Ils rient, s'invectivent. Raphaël commence à opérer un demi-tour. Les soldats ne les ont pas remarqués.

Le coup de feu claque. Une seconde plus tard, à deux mètres de la pinasse, un goéland, foudroyé, s'écrase dans l'eau et commence à couler lentement. Raphaël manœuvre pour détourner le regard de ses filles et rentrer. Trop tard. L'eau rougit déjà autour du cadavre. Et bientôt, l'oiseau n'est plus visible, emporté vers le fond. Le rire gras, puissant, des hommes, ponctue la scène. Le doigt pointé vers la pinasse, un soldat tape sur l'épaule de celui dont le fusil fume encore. Raphaël baisse la tête, appuie un peu plus fort sur les rames. Les éclats de rire se multiplient.

Sur le chemin du retour, plusieurs coups de fusil retentissent, de plus en plus lointains. Et le bruit de la chute des goélands dans l'eau. Paulette garda longtemps les poings et la mâchoire serrés. Linda essuya une larme salée sur la joue de Gaby. Le lendemain, ils étaient dans le train.

La traversée

Gaby n'est pas très rassurée. Le train ralentit, et, presque au pas, il avance sur le pont pour rejoindre Rouen. Le viaduc d'Eauplet a été détruit. Et ce pont provisoire n'est en service que depuis quelques jours. Pas sûr qu'il tienne avait dit en riant le voisin bedonnant de Raphaël. Et Gaby a entendu. Très vite pourtant, ce n'est plus l'allure du train qui retient l'attention de la famille, mais la vue. Par les vitres de gauche de la voiture-wagon, on découvre Rouen, la flèche de la cathédrale, la courbe de la Seine. C'est le moment du voyage où le Rouennais sent son cœur se serrer un peu dans sa poitrine. Il arrive chez lui, mais là...

Raphaël et Linda savaient que la ville avait souffert de l'arrivée des Allemands. A ce point, ils ne l'imaginaient pas ! Au loin, le pont transbordeur qui fascinait tant les filles avec sa nacelle passant d'une rive à l'autre comme un berceau a disparu. Les autres ponts aussi. Tous se souvenaient avoir entendu les explosions alors qu'ils roulaient, à 10h du matin, le jour où ils avaient quitté Rouen. Les déflagrations avaient été impressionnantes. Et ça l'est encore plus de voir le résultat. Tout juste des péniches collées par le flanc semblent permettre de passer, tant bien que mal, au-dessus du fleuve.

Et rive droite ! C'est assez flou depuis le train, mais c'est comme une cicatrice noire au sud de la cathédrale, des dizaines et des dizaines d'immeubles dont il ne semble rester que des lambeaux : certains sont à terre, des toitures éventrées. Une dentelle de façades irrégulières. Un incendie a bien eu raison du quartier. Le voisin bedonnant voit leurs grands yeux se coller aux fenêtres...

— Vous n'aviez pas encore vu ? Ça a brûlé pendant des jours... La cathédrale a failli y passer. Les chleus ne voulaient pas qu'on éteigne. Ils ont tout laissé partir en fumée. Ils n'ont autorisé les pompiers à intervenir que pour la Cathédrale. C'était presque trop tard... Ils ont dû dynamiter des maisons : les échafaudages sur les tours avaient pris feu. J'y étais. J'ai tout vu. On a même sorti les chaises de la nef pour éviter que tout s'embrase. Alors, là, oui, je peux le dire : on a eu chaud. Pendant ce temps, tout le reste brûlait. Il y a eu des centaines de...

Se rendant compte de la présence des enfants, l'homme pose les mains sur son ventre et se tait : « Je ne vous en dis pas plus. C'était l'apocalypse. »

Gaby est sur les genoux de son père. Elle colle sa petite tête contre son torse. Elle est bercée par sa respiration et pense à sa maison, sa chambre... Vont-ils les retrouver ? Raphaël semble lire dans ses pensées. Il passe sa main dans ses cheveux : « Ne t'inquiète pas, ma petite chérie, notre appartement n'a rien eu ».

Traversée des tunnels. Arrivée, enfin, à la gare. Descente sur le quai. Raphaël porte deux grosses valises. Linda une plus petite. Les voilà dans le hall. Partout, des inscriptions en lettres gothiques. Il y a la *Bahnhof-Kommandantur* d'un côté, et de l'autre les toilettes. La foule se presse. Seuls les bancs, réservés aux Allemands, sont inoccupés.

Raphaël, Linda, Paulette et Gaby sortent rapidement de la gare et empruntent la rue Jeanne-d'Arc. Pas de taxi,

pas de moyen de locomotion : ils vont à pied traverser la ville jusqu'à chez eux. Par le trottoir de droite. C'est l'une des plus étranges obligations faites par l'occupant : les piétons marchent à droite. D'un côté l'on descend la rue vers le fleuve, de l'autre on la remonte. Ainsi, personne ne croise personne. Les gens qui ne se croisent pas ne se parlent pas.

A la hauteur de la rue du Donjon, quelques dizaines de mètres après la gare, les regards de la famille se tournent vers la gauche. Un oriflamme pendu à un immeuble indique la présence de la Gestapo et des SS... Devant les bâtiments, des automobiles, et des militaires en uniforme. De quoi glacer le sang. Raphaël n'avait pas imaginé que rentrer serait aussi pénible, l'ambiance aussi pesante. Paulette presse le pas. Elle tient Gaby par la main et ne semble pas avoir envie de traîner là.

Un peu plus bas, c'est le square Verdrel. Linda y amenait les filles, avant-guerre, regarder les cygnes nager dans le bassin.

La bijouterie Lepage est au 37 rue Jeanne-d'Arc. A chaque fois passant devant, Linda aimait jeter un œil, les filles aussi. C'est là du rêve : des breloques qu'elles n'auraient jamais les moyens de porter à leur cou, ni à leurs doigts. Qu'importe. Raphaël reste avec les valises sur le trottoir de droite, Linda et les filles traversent pour regarder. Il reste peu de choses en vitrine. Dans un coin, trois hirondelles, une bleue, une blanche, une rouge. Une broche assortie d'une simple phrase : « Elles reviendront bientôt », comme un pied de nez à l'occupant. Dérisoire.

On est au cœur de la journée. Les magasins, ouverts pour la plupart, présentent des rayons vides, ou presque. On les devine à travers les portes entrouvertes ou les vitrines. Raphaël ferait bien le détour par le sud de la cathédrale. « Au moins par la rue de la Grosse Horloge », plaide-t-il auprès de Linda qui n'a qu'une envie : retrouver

l'appartement. Mais rue de la Grosse-Horloge, à quelques mètres de la Cathédrale, il y a la boutique de Jacques, le frère de Raphaël. Il veut passer devant, vérifier que tout va bien. Cela rallonge à peine. « On ne s'arrête pas », marchande Linda, soutenue par ses filles. Le moment n'est pas aux retrouvailles, encore moins au travail.

C'est l'occasion de passer sous l'horloge. Sur le cadran, l'aiguille, unique, donne l'heure allemande. Deux heures de décalage avec le temps d'avant. Comme chaque fois, Paulette lève les yeux pour regarder le bas-relief sous l'horloge, le bon pasteur prêt à donner sa vie pour ses brebis. La sculpture tout en finesse : les maisons, les arbres... Ce n'est pas sa religion. Mais cette image du sacrifice lui parle sans qu'elle sache pourquoi.

Avant d'arriver à la boutique, il faut s'arrêter devant le *Select*. Le cinéma a rouvert très vite après l'arrivée des Allemands. Il fait briller les yeux de Paulette comme avant-guerre. A l'affiche, il y a *L'Héritier des Mondésir*, avec le grand sourire de Fernandel. Mais pas question de voir plus que l'affiche. Le film a été tourné à Berlin, précise un mot dans la devanture. Déjà, on repart vers la cathédrale. La boutique se trouve avant le Printemps, sur le trottoir d'en face.

Isaac n'est pas là, dit la vendeuse derrière le comptoir. Isaac, Jacques... les deux prénoms du frère de Raphaël, selon qui en parle, et avec qui. Une chic fille, la vendeuse, la trentaine, honnête. Les clientes l'aiment bien. Plus facile de parler bas avec une femme qu'au patron. Elle est compréhensive, discrète. A lui, on achète les chaussettes pour les maris. Il est parti à la recherche de marchandises. Pas facile. Les clients ne sont pas nombreux, les soldats allemands, encore eux, ont dépensé sans compter. Ils ont mis la main sur ce qu'il y avait de mieux. Ils envoient des colis au pays. Les temps sont durs. Difficiles. Difficiles. Contents que vous soyez revenus. Il passera vous voir. Je

lui dirai que vous êtes venus. Que vous êtes jolies les filles, Paulette et Gaby, comme vous avez grandi... A bientôt.

Oui, forcément, à bientôt. Isaac, comme Raphaël et Linda, vend de la bonneterie. Bas et chaussettes. Une spécialité familiale. Tous travaillent un peu ensemble.

La marche reprend. Avec les valises.

Place de la Cathédrale. Sur la droite, vers la rue Grand-Pont, on devine la désolation. C'est le quartier que les Allemands ont laissé brûler. Raphaël Ganon bifurque par la rue Saint-Romain, le long de l'évêché, puis c'est l'église Saint-Maclou, le bureau de tabac, la rue Martainville, et, enfin, en tournant sur la gauche, la rue Victor-Hugo. Ici, tout est en place, les immeubles n'ont pas souffert. Quelques pas, un salut au concierge qui veut prendre des nouvelles, en donner. Linda coupe court. Plus tard, ils raconteront plus tard. Trois étages, la clef dans la serrure, et les Ganon sont chez eux. Gaby et Paulette courent jusqu'à la chambre et se jettent sur leur lit.

En dehors de la poussière qui s'est accumulée et des vitres sales, rien n'a changé. Linda ouvre en grand la porte-fenêtre qui donne sur le minuscule balcon. Il faut changer l'air. Essayer, au moins.

L'affiche

La vie a repris. On ne peut pas dire qu'on mange tous les jours à sa faim. Les topinambours, puis les rutabagas remplacent les pommes de terre sur les marchés. Avant la guerre, déjà, le commerce nourrissait à peine la famille. Là, il faut trouver de la marchandise à vendre. De la nourriture à acheter. Raphaël part tôt le matin. La viande, puis le beurre se font rares. Le maire se félicite d'avoir rouvert très vite les abattoirs après l'arrivée des Allemands. Mais quoi, des mois ont passé. Dans la petite boutique de Linda, les rayons sont plutôt vides. Et il fait froid. Le charbon manque. A la boutique comme dans l'appartement.

En janvier, la Seine avait été couverte de glace. Et l'hiver 1940 commence tôt. Dès la fin octobre, les premières gelées font leur apparition. On tremble de froid dans l'appartement.

Au moindre arrivage, des soldats allemands se passent le mot. Les rares bas partent vite : il les veulent pour les Françaises qui s'amourachent d'eux, pour les femmes entretenues, pour celles qui font commerce de leur corps. Il faut les voir dans les rues, souriantes aux bras des hommes en uniforme, celles qui ont su y faire. On n' imagine pas qu'il s'agisse d'histoires d'amour. Les moins libertins envoient ce qu'ils peuvent acheter à leur mère

au pays. Si Linda et Raphaël arrivaient à se procurer plus de marchandises, les marks s'ajouteraient aux marks...

Il a fallu se faire enregistrer. Dire qu'on était Juif. Raphaël y est allé pour être inscrit au registre. Lui et sa famille. Nom, prénom, adresse, origine, profession... Et les prénoms de madame et des enfants. Juste cela. La famille n'a pas honte de ses origines, et puisque c'est la loi ! Il en connaît qui ont fait profil bas. Des amis, plus loin, à Darnétal. Ils ne se sont pas déclarés. C'est risqué. Mais c'est le maire qui l'a proposé et qui les a cachés. Ils ne sortent plus. Ravitaillés par une complice, employée de maison. Toutes les nuits, il se demande s'il le fallait, s'il n'y avait pas un autre moyen. Juifs... évidemment. Pourquoi nier, pourquoi le cacher. Pas qu'ils soient férocelement pratiquants, non, mais c'est leur histoire. Juifs de Turquie. Presque français. Il a raté la naturalisation de peu. Un souci de santé. Et puis la guerre est arrivée. Juif. Sur la liste des Juifs. Au fil des semaines, la pression augmente.

En novembre, il faut placarder l'affiche. Entreprise juive. Que chacun sache avant d'entrer où il met les pieds. Pour échapper à l'obligation, Isaac a vendu sa boutique, rue de la Grosse-Horloge. Une vente arrangée, le temps que les choses se calment, si elles se calment. Pas Linda et Raphaël. Ils ne peuvent pas non plus, comme M. Wolf, mettre en évidence sous l'affiche les croix de guerre et médailles militaires gagnées par sa famille en 1914-18, ce qu'ils avaient donné à la France. Ici, on vend des chaussettes juives et des bas juifs. Sur le marché, place Saint-Marc, Raphaël doit lui aussi mettre l'affiche en évidence. Les chalands se détournent parfois : ne pas donner l'air de soutenir les juifs. Et puis, il y a ces conversations, assez fort et assez près pour que Raphaël entende. Ne rien dire, mais bouillir intérieurement. Quels liens entre eux et ce qu'ils disent, ce qu'elles disent ?

Les Juifs ? Une association de filous, organisée sur

le plan mondial, et qui parlent le yiddish. Une langue bâtarde, mélange d'allemand, d'hébreu, et de slave... On ne les comprend pas. Ils complotent, ils s'enrichissent. Il faut régler le problème juif.

Une organisation mondiale... Raphaël aimerait bien que ce soit le cas. Dans sa famille de boutiquiers, marchands ambulants, crève-la-faim et gagne-petit, on ignore tout de ce que pourrait être un complot, une suprématie, une association même. Raphaël pense à Lieto, son frère sourd-muet, qui vit chez sa mère dans un appartement qui donne sur la place. Lieto, membre d'un complot international... Et ces Rouennais qui gobent ce qu'on leur dit, se détournent, et, ostensiblement, s'en vont regarder le peu de marchandise des autres étals. Ils en avaient vu combien, de Juifs, en ville, avant qu'on leur dise de s'en méfier ? 400, 500 tout au plus. Une goutte d'eau.

Pourtant, les deux policiers qui patrouillent dans le quartier continuent de saluer Linda en passant devant la boutique.

Et puis, les soldats nazis n'ont pas cessé de fréquenter les lieux. Ils jettent un œil à droite et à gauche avant de franchir la porte. Il ne faudrait pas que des officiers les surprennent là. Pourtant, avec l'hiver de plus en plus rude, ils savent ce qui leur permettra de séduire leurs béguins. Une paire de bas, une vraie, la dernière de Rouen peut-être, ferait l'affaire. Ils demandent à Linda. Mais plus le temps passe, plus la réponse, invariablement, devient la même.

Le nylon est pour la guerre : les pneus, les tentes, les parachutes. La soie devient de plus en plus rare. Les coquettes tracent un trait sur leur jambe au crayon, pour faire croire à la couture du bas. Des lotions sont mises en vente à Paris, puis à Rouen, pour teindre la peau. Cela ne tient pas chaud mais sauve les apparences. Et, mieux, blague une cliente dans la boutique de Linda : ces bas-là

ne filent pas ! Ils ne s'enlèvent pas très facilement non plus, soupire une autre.

C'est à peine si ouvrir la boutique a encore du sens. Si la marchandise et les clients sont de plus en plus rares... Et les lois antijuives sont draconiennes. Linda ne peut aller faire les courses qu'entre quinze et dix-sept heures pour nourrir sa famille. Deux heures par jour pour les Juifs. Après que les autres ont déjà vidé les étals.

Raphaël a cherché les solutions pour partir. Mais sans argent, impossible de passer en zone libre. Et qui dit que là-bas ce serait mieux.

L'arrestation

Les coups sur la porte sont violents. Bam. Bam. Bam. Il est vingt et une heures, les filles ne sont pas loin d'aller se coucher. Le dîner, maigre, est terminé depuis longtemps. Vague bouillon d'ersatz de légumes épaissi d'un peu de farine. Le couvre-feu est en place. A cette heure, ce ne peut être que la police, ou les Allemands. Linda et Raphaël le savent. Et s'ils viennent à cette heure, ce ne peut pas être pour une bonne nouvelle. « Vous désirez ? » demande Linda à travers la porte. « Police » crient d'une seule voix deux hommes en uniforme. Nous venons chercher Raphaël Ganon. Raphaël... Le cœur de Linda s'accélère. Dans la pièce voisine, son mari, debout, tient ses filles contre lui. Elles ont la tête enfouie dans son vieux pull en laine. Ils veulent l'emmener. Il faut décider, vite. Il n'est pas là, crie presque Linda. Pas là ? Et où peut-on le trouver ? Linda n'a pas le temps de réfléchir, répondre, vite, répondre... Il est allé passer la nuit chez sa mère. Et où habite-t-elle ? Le piège, elle le sent se referme. Elle donne l'adresse, à quelques centaines de mètres, place Saint-Marc. Bien, nous allons vérifier. Ne quittez pas votre appartement. Et les pas de deux hommes s'éloignent dans l'escalier.

Quelques jours auparavant, la résistance a saboté un

transformateur à la gare de Sotteville-lès-Rouen, et deux marins allemands ont été abattus par deux cyclistes, le 2 mai, sur la route de Saint-Aubin-lès-Elbeuf. L'atmosphère est tendue, et personne n'a le droit de circuler de nuit, en ville. Si Raphaël est parti chez sa mère, il devrait forcément y être encore : le raisonnement des policiers se tient.

Linda se précipite à la fenêtre. Ce qu'elle voit ne la rassure pas. Un seul des deux policiers s'éloigne vers la place Saint-Marc. L'autre reste devant l'immeuble. Ils ne laissent aucune chance à Raphaël de s'échapper. Linda a, au mieux, gagné un peu de temps. Le temps de cacher Raphaël. Vite, vite. Monte dans la chambre de bonne. Ils ne t'y trouveront pas. Raphaël embrasse ses filles sur le front et monte sous le toit. Dans cette petite chambre, louée avec l'appartement, ils entassent ce qu'ils ne peuvent pas ranger ailleurs. Une commode de guingois, un rouleau de tissu, quelques cartons dont seule Linda doit se souvenir du contenu, une chaise à rempailler. Raphaël est là. Sa femme et ses filles en bas. Il réfléchit. Ce n'est pas la meilleure cachette. Les policiers vont revenir, fouiller l'appartement, ils découvriront vite l'existence de cette chambre.

Linda a suivi le même raisonnement, elle remonte. A la main, elle a la clef de la chambre d'à côté, celle de la voisine. Là, Raphaël ne risquera rien. Ils ne vont tout de même pas fouiller tout l'immeuble. Maman, Maman, les revoilà. C'est Paulette qui donne l'alerte. Linda redescend. Ne dites rien, les filles. Le policier qui est allé jusqu'à la place Saint-Marc prend la parole le premier : « Sa mère n'a pas vu M. Ganon, ce soir, vous ne savez pas où il pourrait être ? » « Non, répond Linda, je croyais... » Peu importe que les deux policiers imaginent un adultère, ou des activités illégales.

— Ne nous mentez pas, madame. Nous le retrouverons. Nous devons le ramener au commissariat.

— Dites simplement que vous ne l'avez pas trouvé.

— Non, madame, les ordres sont clairs : nous devons tout mettre en œuvre.

— Mais qu'a-t-il fait ?

— Ce n'est pas le sujet. Où est-il ?

— Je ne sais pas.

— Nous allons regarder.

Les deux hommes pénètrent alors dans l'appartement, Ils ont vite fait le tour des quelques pièces, regardant sous les lits des fillettes. Ils ouvrent les portes des placards, des armoires. Et même les portes-fenêtres qui donnent accès au minuscule balcon sur la rue. Restez loin des fenêtres, intiment-ils. Aucun recoin ne leur échappe.

— Toutes ses affaires sont là. Il ne peut pas être loin. Il ne sert à rien de nous mentir.

Le chambardement, dans le silence de la nuit, a attiré l'attention. C'est le concierge qui montre sa tête à l'entrée de l'appartement. Que se passe-t-il ? Ah, vous êtes là ! Les policiers sont heureux de voir l'un des leurs, un assistant de police, et logé ici comme concierge.

— Savez-vous, vous, où pourrait-être M. Ganon ?

— Il est rentré, mais je ne l'ai pas vu ressortir. Il est forcément là.

Forcément là. Si ce concierge, au moins, avait pu dire qu'il ne savait pas... Et il rajoute :

— Avez-vous vérifié dans la chambre de bonne ?

Aussitôt dit, aussitôt fait, les trois hommes montent au pas de course. Sous les toits, c'est une enfilade en petites pièces. Mais, dans la chambre des Ganon, rien. Raphaël a entendu les bruits de pas. La porte claquée. Il est en boule dans un renfoncement, dans la chambre des voisins. Pris au piège. Pas question de passer sur le toit par la lucarne : l'immeuble est l'un des plus hauts du quartier. Sous les toits, il est au sixième étage. Il pourrait tomber, et surtout, il n'irait pas plus loin.

— Il est forcément ici, répète le concierge, contrarié et qui martèle encore : forcément.

Tous redescendent dans l'appartement.

— Asseyez-vous là, madame Ganon, dit l'un des hommes en indiquant une chaise dans la cuisine. Et réfléchissez bien. Nous ne partirons pas sans lui.

L'interrogatoire dure. Longtemps.

Linda ne veut pas démordre de sa version : il est sorti, elle le croyait chez sa mère, elle ignore où il est.

Et les policiers insistent. Encore. Encore. Jusqu'à la faire pleurer : ça suffit maintenant, ça suffit. Laissez-nous tranquilles.

Alors, ils appuient où il faut :

— Pensez à vos filles. Si vous nous mentez, on sera obligés de vous emmener. Que deviendront-elles avec un père dans la nature, et une mère en prison ? Réfléchissez. Réfléchissez.

Elle tient. Tant qu'elle peut. Mais il est tard. Elle est fatiguée. Elle a du mal à respirer. Et ils ne s'arrêtent pas, se relaient. Lui expliquent.

Que voudrait Raphaël s'il les savait menacées ? Les risques ? Linda ne peut pas abandonner les filles. Elle se voûte, tord ses mains. Elle se retient de pleurer davantage. Ravale sa salive. Tout montre qu'elle va craquer. Les policiers sont déjà en retard, la rafle devait prendre moins de temps. Les consignes avaient été claires, lors de la réunion de préparation : les 85 gardiens de la paix et les 50 gendarmes réunis dans la salle du conseil municipal à 19h avaient été envoyés à 20h45 avec une mission : ramener le plus rapidement possible le Juif dont on leur avait communiqué le nom et l'adresse au commissariat central. Aucune explication à donner et un impératif : limiter autant que possible les débordements. Un mot avait même été glissé sur les risques de tentatives de suicide qu'il fallait éviter. Que personne ne s'approche trop

des fenêtres. Ils insistent encore. Vous avez cinq minutes pour nous dire où il est. Cela fait plus de trois heures qu'ils cherchent. Leur patience a des limites.

Alors, oui, Linda dit tout. La seconde chambre, ou la cave dans laquelle Raphaël a pu descendre. Il est là, quelque part. Les policiers partent dans l'escalier, au pas de course. Quelques minutes plus tard, ils sont de retour. Ils encadrent Raphaël. Il n'a pas le moindre reproche dans le regard, il sait qu'elles ont tout fait pour l'aider. Il les rassure, même : « Ne vous inquiétez pas... » Il peut prendre une couverture. Des vêtements de rechange. Et partir vers le commissariat central.

Sur leur rapport manuscrit, signé de leurs noms, les deux gardiens de la paix ne rentrent pas dans les détails de l'exécution de leur mission :

« A 23h30, nous avons amené au poste central le nommé M. Ganon Raphaël, né le 17.3.1900 à Smyrna, marié, de nationalité Turque, dt 41 rue Victor Hugo. Lequel n'étant pas présent chez lui à 21 heures, nous a accompagné à notre deuxième visite chez lui à 23h30. Rouen, le 6 mai 1942. »

Paulette est maintenant en boule sur le banc, la tête sur les genoux de son père, sa main crispée tenant sa main. Elle a obtenu le droit de l'accompagner au commissariat. Elle a fait le trajet à pied, sans le lâcher, encadrée avec lui par les deux policiers français. Linda n'avait plus la force de le lui interdire. Et Paulette a fini par s'endormir. Raphaël ne sait pas si c'était une bonne idée qu'elle soit là, dans ce commissariat. Mais comment lui interdire d'être avec lui jusqu'au bout. Jusqu'au petit matin au moins, serrer son père. Aux premières lueurs, on la sépare de lui, lui demande de rentrer chez elle. Ce n'est plus possible. Les larmes aux yeux, elle voit son père partir. Elle ne sait pas pour où, ni quand il reviendra.

Des camps. Elle sait qu'il y a des camps de travail. Et des exécutions d'otages. Ne pas y penser. Garder espoir. Il lui sourit et lui promet de donner des nouvelles dès que possible. Lui demande d'embrasser sa sœur et sa mère. Elle le voit partir, avec des dizaines d'autres hommes, tous Juifs. Ils sont une centaine à avoir été arrêtés cette nuit là à Rouen. Chacun son baluchon, ou un sac. Quelques affaires qu'on leur a demandé de prendre. Presque rien.

Otage

Son statut de médecin aurait pu le mettre à l'abri de ce que certains considéreraient comme une humiliation. Georges Lauret est le patron de l'obstétrique et de la gynécologie à l'hospice de Rouen. Mais, à la réflexion, c'est peut-être ce statut qui lui vaut d'être sur la liste des otages voulue par les nazis. Un qu'ils ne fusilleront pas sans réfléchir, trop précieux, a dû penser le maire. C'est même plutôt malin de l'avoir désigné. C'est par une lettre à l'hospice qu'il a appris la veille qu'il devait se présenter. Il aurait pu fuir. Pas le genre du bonhomme. Alors, il est arrivé comme demandé à la porte du bureau de l'*Obersturmführer* à 9h30, ce 10 septembre 1942. Sous les oriflammes SS.

Mais voilà plusieurs heures qu'il attend, enfermé, assis sur les toilettes, rue du Donjon, à quelques mètres de la gare. Il serait plus utile ailleurs. On a mis un planton devant la porte fermée. Ordre de ne pas bouger jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Aucune précision sur ce qu'on peut lui vouloir. Il ne sait pas pourquoi il est là. L'intimider peut-être. Ou faire savoir, dehors, qu'on a le pouvoir au point de faire disparaître n'importe qui, n'importe quand. La geôle est humiliante. Un autre craindrait de ne jamais ressortir de là. Un otage, lorsqu'on l'enferme, c'est

pour le fusiller, non ? Mais Georges Lauret n'est pas du genre à se perdre en conjectures. On lui a dit d'attendre, il ne peut rien faire d'autre, alors il attend. Il en a vu d'autres. Il se souvient.

Les Allemands ne savent sans doute pas qu'il a été militaire lui aussi, avant d'être médecin. Quelques années dans un régiment disciplinaire. De quoi apprendre à gérer la frustration et les contrariétés. C'était dans les années 20. Le temps de trouver sa vocation. Les entraînements, les marches de nuit, les manœuvres. Il avait même failli aller se battre au Liban, en 1925. Mais, le temps d'arriver à Marseille, non seulement il avait perdu ses hommes, partis vivre leur vie un à un sur le trajet, mais les bateaux avaient déjà quitté le port. Ridicule, mais une chance, sans doute. Il avait dû rebrousser chemin, rentrer au régiment, bredouille. Il en riait encore, avec le recul. Il avait appris, aussi, ce que respectait un soldat : la force et la résistance à l'effort, ou à la douleur.

Lorsqu'il était arrivé à la caserne, la première fois, il y avait un homme dans la chambrée. Il astiquait les chaînes des attelages. De bonnes grosses chaînes en métal qu'il fallait faire briller. Tu fais quoi toi ?, lui avait-il demandé. Georges avait un peu bafouillé... Pas grand chose, il était étudiant. Le gars s'était levé en riant. Sa chemise était ouverte sur sa poitrine et un médaillon en or. L'uniforme ne masquait pas une morgue certaine, et l'envie de se montrer supérieur, ou, en tout cas, différent. Je suis un homme, moi, lui avait-il expliqué. Je suis un homme parce que j'ai des femmes qui travaillent pour moi. Toi, tu n'es rien. Alors, tu vas t'occuper de mes chaînes.

Georges avait 20 ans, et une certitude : s'il acceptait sans moufter, il serait le larbin du souteneur pendant tous ses mois de classe. Ce serait l'enfer. Vraiment pas ce qu'il avait envie de vivre ; le régiment serait assez difficile à supporter. Alors, non, dit-il simplement. Non.

L'autre s'était approché. Le poing levé, menaçant. Georges ne pouvait plus reculer. La confrontation ne lui faisait pas vraiment peur : sa fine moustache masquait sa lèvre éclatée dans un match de rugby. Il avait déjà donné. Sa carrure et son mètre soixante-dix-huit auraient dû pousser le souteneur à réfléchir. Très vite, coup pour coup, l'avantage se fait au bénéfice de Georges. A tel point que son agresseur sort un couteau à cran d'arrêt de la poche de son pantalon. Plus le temps de tergiverser. Georges se saisit d'un petit tabouret à trois pieds, évite la lame, et assène un grand coup à la tête de son adversaire qui vacille. Le gars est sonné, cherche à s'en sortir. Il a perdu, il le sait. Il va vers le couloir, l'escalier... Georges le poursuit. Le souteneur ne réapparaîtra que quelques semaines plus tard. Après un bon séjour à l'infirmerie.

S'approchant de Georges, il se soumet alors : tu m'as battu. Non, répond Georges : ce n'était pas un combat à la loyale. Ce n'est pas ainsi que les choses doivent se faire. Retrouvons-nous derrière l'économat, à 20 h, et cette fois, pas de couteau, pas de coup bas.

Et c'est dans ces conditions que Georges l'emporte à nouveau. Mains nues contre mains nues. Et c'est dans ces conditions qu'il gagne le respect de son voisin de chambrée qui, les mois suivants, lui sera d'un soutien indéfectible.

Le carrelage des toilettes de la *Kommandantur* est fissuré par endroits. Des tâches d'humidité, aussi, au plafond. Juste une petite fenêtre, par laquelle il serait impossible de s'échapper. Et pour quoi ? Qu'ils prennent sa femme et son fils en représailles ? Mieux valait attendre. Affronter, digne, son destin. Après tout, c'est ce qu'il avait toujours choisi de faire.

Il se souvenait... Cela ne faisait pas longtemps qu'il était à Rouen. Il était arrivé là en 1936, un peu par hasard, à vrai dire, victime de son impatience, diraient d'autres.

Mais l'opportunité valait le déplacement, pensait-il. Il faut dire qu'interne à Paris, il attendrait peut-être toujours un poste aussi intéressant que celui qu'on lui avait proposé ici. Chef de service à l'hospice, tout de même.

Il avait installé son cabinet rue Thiers, pour sa clientèle privée, et faisait encore des heures à la clinique de mademoiselle Desfontaines, rue Eau-de-Robec. Il ne comptait pas ses efforts. Mais les temps étaient difficiles, on avait besoin de lui et ils étaient arrivés sans rien à Rouen. Pas de fortune, pas d'économies. Pas de quoi courber l'échine en attendant de voir venir des jours meilleurs. Alors, il fallait travailler, travailler encore.

Il avait été bien accueilli à Rouen, mais il se souviendrait toute sa vie de ce médecin bien établi chez qui il était allé se présenter, à son arrivée. Ce discours...

« Il y a trois conditions pour réussir à Rouen, lui avait-il assené.

– Lesquelles ?

– La première, c'est d'être né à Rouen.

– Ce n'est pas mon cas.

– Ah... la seconde, c'est d'avoir de la fortune.

– Je n'ai pas un sou de côté, avoua-t-il.

– Reste la dernière, alors. Il faut être catholique.

– Je suis protestant... »

Il n'avait rien pour lui. Rien que le goût du travail, le sens de l'honneur, la droiture. Il savait qu'il ne ferait jamais tout à fait partie du sérail. Ce n'est pas qu'on lui fasse remarquer, loin de là. Les frontières restent floues. Mais il savait qu'il ne s'affranchirait pas de ces handicaps. Parmi les médecins de Rouen, il serait toujours un peu à la marge.

Pourtant, c'est l'un d'eux, et non des moindres, qui l'a fait venir dans la capitale normande. Le docteur Tambareau, fondateur de la clinique qui porte son nom, et où

Georges s'est même marié, en 1937. Un mentor hanté par des souvenirs de la guerre de 1914 qui l'ont réveillé certaines nuits jusqu'à la fin de sa vie. Par chance, en quelque sorte, Tambareau était mort en 1939. Et Georges comprenait maintenant ce qui pouvait troubler son sommeil. N'avait-il pas lui-même, en juin 40, en pleine débâcle, opéré dans un sous-sol de Caen, trois jours et trois nuits, sans dormir et sans eau, dans le sang et les hurlements, ne buvant, ironie de l'histoire, que du champagne qu'ils avaient trouvé là ? Il savait maintenant ce que l'horreur voulait dire. Tambareau avait beau avoir été le parrain du petit Philippe Lauret, né en 1938, Georges ne serait donc jamais tout à fait du sérail. Mais il était bel et bien médecin, et en place.

Ce qui lui valait donc peut-être, en y pensant, d'être là, aujourd'hui, assis sans raison dans des toilettes fermées de l'extérieur, sous la garde d'un planton nazi, attendant un interrogatoire qui ne venait pas. Il avait soif, il avait faim. Il ne voulait pas s'abaisser à demander quoi que ce soit. Boire dans le creux de sa main de l'eau puisée dans le réservoir. Et attendre.

Le jour décline. Il s'est assoupi sans doute. Il n'entend même plus la respiration un peu sifflante du planton.

« Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse. Il tambourine sur la porte. Des bruits de pas dans le couloir. Il tape un peu plus fort. On entre, on vient lui ouvrir. Un soldat.

« Qu'est-ce que vous faites là ? »

– J'ai été convoqué ce matin, on m'a gardé ici. Je ne sais pas pourquoi.

– Ça ne devait pas être important, on vous a oublié. Il est trop tard maintenant, vous pouvez partir. On vous reconvoquera si besoin. »

La désinvolture de l'Allemand, son manque de respect

pourrait faire sortir Georges Lauret de ses gonds. Mais il est heureux de s'en tirer à si bon compte. Il sait que la meilleure des stratégies est encore de faire profil bas. Il décroche son manteau de la patère, et sort. Il aurait presque envie de siffloter. Mais rien dans la ville ne s'y prête vraiment. Il descend la rue Jeanne d'Arc par le bon trottoir. Tourne à gauche rue Thiers, jusqu'à chez lui. Sa femme l'attend, le petit Philippe dans ses bras. Il les embrasse.

- « Que te voulaient-ils ? Je me suis inquiétée, il est tard.
– Je n'en sais rien.
– Sois prudent.
– Je te le promets. »

L'étoile jaune

– Paulette, Gaby, soyez gentilles : allez chercher le pain à la boulangerie.

C'est un signe de confiance. Elles sont assez grandes pour y aller seules et revenir. C'est moins loin que l'école. Et puis, il faut aider maman. Tant de choses à faire, tant de soucis. Les filles doivent abattre leur part du travail. Aller chercher le pain, ce n'est pas grand-chose.

Descendre, doucement dit maman, les trois étages et passer devant la loge du concierge. Celui-là continue de les regarder de travers. Paulette et Gaby respirent lorsqu'il n'est pas dans les parages. Son visage renfrogné, yeux chafouins, sourcils touffus, les angoisse un peu. Il peut marmonner entre ses dents marronnasses une insulte ou deux lorsqu'elles sont seules. Jamais devant Linda. « Morveuses ». « Sale race ». On l'entend à peine : on devine son venin. Les filles tentent de ne pas faire grincer les marches, passent en courant devant la loge, poussent la porte. Elles sont dehors, sur le trottoir. Respirant. Elles avancent à droite, vers la pharmacie, d'un pas pressé. Toutes deux ont retourné le revers de leur manteau. L'étoile jaune, obligatoire, est ainsi à peine visible. Maman les a cousues sur le côté gauche des vêtements, au-dessus du cœur, parce que c'est la loi. C'est comme ça.

Mais elles n'en peuvent plus d'attirer les regards, elles regrettent le temps tout proche encore où elles n'étaient que deux petites filles qui se promenaient dans la rue.

Paulette tient Gaby par la main, qui marche un peu en retrait. L'air est plutôt doux cet après-midi. Ce pourrait même être une journée agréable. Mais il ne faut pas traîner. On est encore loin du couvre-feu, mais il y a du monde rue Martainville. De la queue, sans doute, à la boulangerie. C'est l'heure où les Juifs sont autorisés à faire les courses. L'heure qu'il ne faut pas rater. Paulette et Gaby savent qu'elles peuvent croiser là leur grand-mère, ou la femme d'un de leurs oncles, voire une cousine.

La porte de la pharmacie fait l'angle. La vitrine fascine toujours les filles qui passent devant tous les jours. Ces pots en faïence, avec ces noms improbables qui doivent soigner des maladies dont elles n'ont même pas idée. A quoi peuvent bien servir la thériaque ou le baume de La Mecque ?

En tournant, elles manquent d'emboutir une femme qui sort, tête tournée vers l'intérieur, disant au revoir au pharmacien. La joue de Gaby s'écrase sur le tissu épais, doux, l'odeur du parfum capiteux l'envahit. Attention, les petites ! Regardez où vous allez. Et : mais, tu n'as pas ton étoile, toi ? Qui est cette femme, comment sait-elle que Gaby est Juive, qu'elle devrait l'avoir cette étoile, qu'on devrait la voir, bien en évidence... Gaby en tremble presque. « Si tu sors sans ton étoile, ils peuvent m'emmener dans un camp. Que deviendriez-vous ? » avait prévenu maman. Gaby contourne la femme sans rien dire, retourne le revers de son manteau miteux, son étoile en évidence, et presse encore le pas, la main dans celle de Paulette, jusqu'à la boulangerie, quelques mètres plus loin, tête baissée, larmes aux yeux, la gorge et le poing serrés.

Devant la boulangerie, comme toujours, la queue : et

les clients qui ressortent n'emportent pas grand-chose. Quelques centaines de grammes de pain, selon la taille des familles, le nombre de tickets qu'il reste. Le rationnement fait les ventres vides. Et l'odeur du pain chaud est comme une promesse qui ne sera pas vraiment tenue.

Paulette et Gaby reviennent avec leur part, cette fois. Au retour elles rencontrent Louise et Marie. Deux camarades de classe. Leurs regards se croisent. Elles se sourient. Et Louise, assez fort : « Viens, Marie, on va dans les jardins. » Les jardins... Les jardins de l'hôtel de ville, au pied de la grande église Saint-Ouen. Paulette et Gaby allaient y jouer, avant. Avant. Mais, depuis l'étoile, ce n'est plus possible. Les jardins publics sont interdits aux Juifs. C'est écrit à l'entrée. Elles n'ont plus le droit à la balançoire ni à la marelle. Fini. Elles ne jouent que dans leur chambre. Sortir, c'est de plus en plus pesant. Alors, à quoi bon ?

— Maman, maman, pourquoi nous ne sommes pas restés en Turquie ? Pourquoi, papa et toi, vous êtes venus en France ?

Les questions de Paulette sonnent comme un reproche. Elle les pose pour la centième fois.

— Nous n'avions pas d'argent là-bas. Ta grand-mère n'avait pas de quoi nourrir ses enfants, la famille était nombreuse. C'était difficile.

— Mais pourquoi vous êtes venus en France ?

— Ce n'était pas loin. Et puis, c'était le plus beau pays : Liberté, Égalité, Fraternité. On ne pouvait pas deviner qu'il y aurait la guerre...

— Il y a la guerre en Turquie ?

— Non, pas vraiment. Mais la vie y est difficile aussi pour les Juifs.

— Maman, maman, pourquoi je suis Juive ?

— Parce que je suis Juive, parce que ma mère est Juive, et la mère de ma mère.

– Mais si je n’y crois plus ?
– Nous avons été choisies par Dieu. Il faut lui faire confiance.
– Mais personne ne nous fait confiance.
– Si, je te fais confiance. Et Gaby te fait confiance. Les gens sont jaloux, certains ne comprennent pas. Quand ils ne comprennent pas, ils ont peur. Mais ça ne durera pas. La guerre se terminera. Papa reviendra. Tout redeviendra comme avant.
– Tu me le promets ?
– Oui, Paulette, je te promets qu’il faut avoir confiance. Il n’y a pas de honte à être juif. Pas de gloire non plus. Les choses sont ainsi. Il faut dormir, maintenant. Demain est un autre jour.

Demain. En tirant la couverture sur elle, Paulette ne voit pas ce qui pourrait changer demain. Demain, ce sera comme aujourd’hui. L’étoile sur le manteau. Le regard des autres dans la rue.

– Bonne nuit, Gaby, souhaite-t-elle à voix haute.
– Bonne nuit, Paulette.

Gaby rêvera cette nuit. Une file de soldats allemands, de juifs avec leur étoile brillante, mélangés devant la pharmacie du coin de la rue. Elle avec les autres, chacun repartant avec son flacon de thériaque. Un médicament puissant qui les soignera de leurs différences et un sirop au goût de fraise qui les rendra tous semblables, égaux, pareils. Un médicament pour qu’on ne la dévisage plus. Un médicament qui éradique la guerre, la violence, et permet à papa de rentrer du camp. Sa respiration apaisée, elle rêvera d’un monde de paix et d’amour. Réveillée par le froid mordant de la chambre à peine chauffée, elle n’aura pas l’occasion de se rappeler de son utopie nocturne.

Le cochon

On se débrouille comme on peut. Pour Georges Lauret, le quotidien est un peu plus facile depuis peu. A sa clientèle de l’hôpital s’ajoute celle de la clinique de Mlle Desfontaines, et sa clientèle privée. Il travaille énormément, mais, en ces temps difficiles pour tous, il ne se plaint pas. Aux plus démunis, il ne fait rien payer. Son *credo* ? On ne fera pas plus de trois repas par jour. Mais trois repas, il faut y veiller.

Il a investi dans une mobylette. Un deux-roues un peu pétaradant qui lui permet de rendre visite aux patientes éloignées de la ville. Des paysans. Faire partie de ceux qui bénéficient de laissez-passer, cela permet des arrangements. Très vite, il refuse l’argent de ses patientes de la campagne, mais pas quelques légumes, ou, mieux, quelques morceaux de viande qu’il glisse dans les sacoches et ramène jusqu’à la maison. On s’arrange.

Mais Georges n’a pas prévu la panne sèche. J’ai bien de quoi faire l’aller-retour, s’était-il dit. Pas si simple de trouver de quoi rouler. Il aurait peut-être du prendre le temps. Moulinaux, une commune le long de la Seine, à l’ouest de Rouen. Il est venu, et reparti avec plus de provisions que jamais. Il se savait un peu juste en carburant, mais pas au point de tomber en panne, là, à la sortie du

village. Et la viande qu'il transporte ne passe pas inaperçue. Il est suivi par une dizaine de chiens efflanqués attirés par l'odeur du sang frais. Poussant le deux-roues le plus vite possible il ne peut pas leur échapper, c'est sûr. Alors quoi ? Leur jeter un morceau pour qu'ils arrêtent de japper ? Sûrement pas. On peine à nourrir les hommes, ce n'est pas pour gâcher avec les chiens. Tous les signes de la sous-alimentation sont là. On voit les côtes des animaux. L'un d'eux bave, grogne un peu. Il n'a pas la rage, Georges le verrait, mais il n'est pas là pour plaisanter. L'inclinaison des oreilles ne ment pas. Le museau contre le cuir des sacoches, il sort les dents. Il mordrait le cuir... Georges lui crie dessus : « Va-t'en, allez, ouste »... Ouste... C'est dérisoire. Le chien s'arrête, hésite. Ils ont eu des maîtres, sont habitués à obéir. Mais la faim pourrait être plus forte. Il faut presser le pas, encore. Et ne pas montrer qu'on a peur, que les bêtes n'aient jamais l'impression qu'elles pourraient prendre l'ascendant.

Dans une descente, Georges monte sur la selle, se laisse emporter par la vitesse... Les chiens courent un peu, puis abandonnent, vite fatigués. C'est bon, pour cette fois. Si un Allemand voyait les chiens poursuivre ainsi la mobylette, Georges plongerait pour marché noir, et le jeu n'en vaut pas vraiment la chandelle.

Quelques mois plus tard, c'est un paysan des plateaux nord qui appelle Georges au téléphone, à l'hospice. « Elle va mal, elle va mal », dit le brave homme. Georges ne comprend pas, il a vu la femme du paysan quelques jours plus tôt, et la situation semblait sous contrôle. Il le rappelle à son interlocuteur : « Tout allait bien, que se passe-t-il »... Elle va mettre bas ? Mettre bas ? La coche ! La coche ! Venez... La coche ! Pas la patiente, mais la truie... Le paysan, reconnaissant, avait promis qu'il tuerait un jour un cochon pour Georges, et voilà qu'il l'appelle maintenant pour l'aider. C'est que si ça se passe mal, la coche

risque de mourir. Et toute la viande promise par sa portée emportée. Georges s'engage à être là le plus rapidement possible. Une truie... Il n'a que peu de connaissances de l'anatomie animale, mais, ce qui est sûr, c'est qu'un accouchement, il sait exactement ce que c'est.

Alors, il enfourche sa mobylette. Sauf rencontre inopportune, il lui faut une vingtaine de minutes pour être au chevet... - peut-on dire au chevet ? - de la truie. C'est un service qu'il rend, mais il sait qu'il lui sera profitable : le paysan n'est pas un ingrat. Pourtant, Georges, même pour rien, se déplacerait. Parce qu'on a besoin de lui. Et que, par chance, aucune urgence à l'hospice ne l'empêche de se rendre là-haut ce jour-là.

La ferme est modeste, quelques têtes de bétail, une basse-cour, des cochons, et quelques hectares cultivés. Juste ce qu'il faut pour l'homme, sa femme, et leur enfant à venir. Tout semble plus facile à la campagne qu'à la ville. Mais une truie qui meurt en mettant bas, par les temps qui courent, c'est un manque à gagner qu'ils ne peuvent pas se permettre.

La coche est allongée sur le flanc, dans de la paille propre, contre le mur d'un enclos. Georges Lauret s'aperçoit, en arrivant, que les deux membres antérieurs de l'embryon se présentent seuls. La tête coince, pas dans l'axe, ou penchée. Un cas rare, mais auquel il n'est pas impossible de trouver une solution. « J'ai essayé », dit le paysan, voix chevrotante. Georges Lauret doit y mettre les mains, trouver la tête, la remettre dans une position adéquate... Il n'en a que pour quelques minutes. La coche est sur le flanc, soufflant, geignant, mais, l'intervention pratiquée, les petits sortent comme il se doit, les uns après les autres. Un à un sept porcelets chancellent jusqu'aux mamelles de leurs mère. La portée est sauvée. La coche également.

« L'un des petits sera pour vous, docteur, quand il aura

engraissé, comme promis », le paysan, un brin bourru, est rassuré. C'est la goutte, ensuite, qui est offerte au médecin. Un calva de campagne, transparent comme de l'eau. Une boisson d'homme. Lorsqu'il repart, Georges a dans ses sacoches trois ou quatre kilos de pommes de terres, de carottes, et une bouteille d'alcool. De quoi améliorer l'ordinaire. Pourvu qu'aucun Allemand ne veuille y mettre son nez.

Les nazis... Ceux-là ne le lâchent pas. Hier encore, à son cabinet, un homme se présente pour lui parler. Sa secrétaire l'introduit dans son bureau. L'homme n'est pas venu pour consulter, non, mais pour lui poser des questions. Un Français, cordial, avenant. Docteur Lauret, que pensez-vous de l'occupant ? Les décisions prises vous semblent-elles bonnes ? Et les Juifs, n'est-ce pas plus clair depuis qu'ils portent l'étoile ? Les francs-maçons ? Dans l'encadrement de la porte, la secrétaire fait les gros yeux à Georges, et grimace autant qu'elle peut. Georges n'en comprend pas la raison, et reste évasif : « Vous savez, ces choses là, moi, ça ne me regarde pas... Je suis médecin, ni juge, ni politique... J'aide les enfants à naître. » Ne pas se mouiller, rester en retrait. La secrétaire acquiesce. Que sait-elle que le docteur ignore ? Elle lui expliquera lorsque l'homme, ayant salué, remis son chapeau, et souhaité une bonne journée, aura tourné au coin de la rue. Ce curieux-là, il fallait s'en méfier, elle l'avait déjà vu à plusieurs reprises traîner non loin de la rue du Donjon, c'est un informateur des SS qui cherche à savoir à qui ils peuvent faire confiance. On le teste, Georges le sait. Et le moindre faux pas peut conduire à la catastrophe.

Georges se souvient, et cela semble déjà si loin... A l'hospice, il y avait eu des dénonciations. René Mian, le cuisinier, en avait fait les frais. Le garçon n'avait pas été prudent. Lemasles en a parlé au docteur Lauret, alors qu'ils marchaient tous les deux dans la cour d'honneur,

pipe au bec, le temps d'une pause. On est en avril 1942, les arbres verdissent, la température est presque douce après les morsures de l'hiver. Les deux hommes prennent le temps, comme trop rarement à leur goût, de parler un peu sous les arbres, et de se raconter la vie de l'hospice.

René Mian, donc, a été arrêté en mars. Il y a eu bien des bruits de couloir. Lemasles, mis en cause, éprouve le besoin d'en parler au chef du service.

« Je n'y suis pour rien, vous savez. Tout s'est passé entre le Dr Née et le concierge Roussel. Il cherche à me mouiller, j'ignore pourquoi. Le Dr Née dirige l'hospice, je n'en suis que le numéro 2. Et les conséquences de cette affaire me semblent pas terminées... Vous n'ignorez pas ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

— On m'a dit des choses, mais je me méfie des bruits...

— Mian a été imprudent. Il a distribué des tracts communistes dans l'hospice. L'Humanité. Et il n'a pas été du tout discret. Roussel y a vu une occasion d'obtenir une faveur des Allemands, il l'a dénoncé. Depuis, il s'en défend. Il dit m'en avoir parlé, et que j'en aurais parlé au Dr Née ? C'est faux. Je n'étais au courant de rien. Mian a été arrêté le 12 mars, condamné le 25 à un an de prison. Roussel a demandé en échange le retour d'un prisonnier, un membre de sa famille. Voilà la vérité. »

La vérité... Comme si la vérité pouvait être aussi simple, se dit Georges. La situation est tellement complexe. Le Dr Née dirige l'hôpital dans des conditions difficiles. Ni lui, ni Lemasle, son bras droit, ne pouvaient couvrir Mian. Roussel l'avait dénoncé publiquement, devant le directeur, devant le maire, même peut-être. Plus rien à faire. Et puis, Née et Lemasles faisaient en sorte de se faire bien voir des Allemands. Ils allaient jouer aux cartes avec Fischer, le patron du centre d'accueil de la rue Poisson où passaient les volontaires, ou les obligés, du travail en Allemagne, des enfants, aussi, et des Juifs, disait-on. Bref,

ces parties de cartes, dans un bureau où trônait le portrait de Hitler, on en parlait pas mal dans les couloirs. Un mal nécessaire pour les uns, la preuve d'une connivence pour d'autres, le signe que les relations étaient sereines, pour certains. Mais Née recevait des paquets de vivres des mains de Fischer, des vivres qu'il ne payait pas. Les autres médecins étaient au courant. Chacun se débrouillait un peu comme il pouvait. Georges le savait bien. Et pour que l'hospice tourne, ne fallait-il pas faire, au moins, semblant de s'entendre ? L'histoire jugerait.

Les paquets

Linda emmène Paulette et Gaby avec elle. Rendez-vous avec Juliette Holstein, la femme du dentiste raflé en même temps que Raphaël. Mais Bernard Holstein est revenu de Drancy, lui, avec un autre. C'est donc possible. Et Linda espère en savoir un peu plus. Elle a rendez-vous chez Juliette, dans leur immeuble de la rue Jeanne-d'Arc, fin août. Bernard Holstein a eu le droit de continuer à travailler quand Linda a dû laisser sa boutique. Mieux vaut être riche, ne peut-elle s'empêcher de penser.

C'est un bel immeuble. Juliette les reçoit dans un bureau attenant au cabinet dentaire. Bernard Holstein est absent, mais Denise, leur fille, est là. Elle a 15 ans. Paulette la voit comme une grande sœur, un modèle de ce qu'elle sera plus tard. Déjà une jeune femme. Denise emmène les petites dans la salle d'attente. Il n'y a personne. Elles discutent un peu. Paulette est légèrement impressionnée par le cadre, et puis Denise, jolie, bien habillée, riieuse, presque provocante lorsqu'elle demande :

— Tu es obéissante ?

— Oui, répond Paulette, qui trouve la question étrange. Pourquoi ?

— C'est bien. Mais il faut faire ce qui nous plaît, aussi. Tu sais garder un secret ?

— Bien sûr... dit Paulette, heureuse que Denise la juge assez sûre pour lui faire une confiance.

— Hier, je suis allée prendre le soleil au jardin des plantes avec des amis.

— Au jardin ? Mais... Les jardins publics sont interdits.

— Parce que nous sommes juifs ? Allons, il faut continuer à vivre. Profiter un peu. On n'a pas si souvent l'occasion. Ce sont mes amis qui m'ont convaincue. Les arbres, les fleurs... Pourquoi serions-nous privées de tout cela. Tu verras en grandissant...

— Je n'oserai jamais.

— Tu as raison, il faut être prudente, mais la guerre ne durera pas toujours.

Paulette n'en revient pas. Denise a même été prise en photo dans le jardin, sans son étoile. Elle regarde son aînée avec un mélange de crainte, d'admiration et d'envie. Elle veut grandir comme cela. Pouvoir aller jusqu'au jardin, sourire à la vie. Denise prend un livre dans une bibliothèque.

— Je vais vous faire la lecture en attendant que nos mères aient fini.

Entre ses mains, *les Petites Filles modèles*, de la Comtesse de Ségur :

— « Mme de Fleurville était la mère de deux petites filles, bonnes, gentilles, aimables, et qui avaient l'une pour l'autre le plus tendre attachement... »

Pendant ce temps, Linda et Juliette discutent de leur côté. Elles ont peu de points communs. Mais Linda veut entendre de Juliette le maximum de détails sur la vie de Raphaël à Drancy.

— Il parle peu de Drancy. La vie est très difficile, là-bas. Je ne peux pas vous donner beaucoup d'informations. Ce que nous savons, c'est que les Juifs ne restent pas à Drancy. Ils sont emmenés ailleurs, déportés. Ce qui se dit ?

Les déportations se font aux pays Baltes ou en Pologne. Ce n'est pas pour le travail mais pour constituer des communautés juives vivant en économie fermée : agriculture et artisanat. Les parents vont préparer les baraquements, les enfants doivent suivre fin août ou fin septembre. Il est possible que votre mari parte d'un jour à l'autre. Ce serait la fin de son cauchemar...

— Ce sera mieux ?

— On n'en sait rien. Les enfants de Drancy ont appelé l'endroit où ils espèrent aller Pitchipoï. Un lieu imaginaire.

— Il y a des enfants, alors ?

— Beaucoup. Séparés de leurs parents. Les conditions d'hygiène sont épouvantables. A part du chou, en soupe, pas grand-chose à manger. Mon mari m'a dit qu'on entendait les enfants pleurer dans tout le camp, la nuit. C'est un rectangle d'immeubles, l'écho n'arrange rien. Ils sont seuls, dans de grands dortoirs, des paillasses à même le sol. Les pauvres petits appellent leurs mamans. Ils sont arrivés sans leurs parents, qui sont partis directement de Paris. Mon mari en a vus dans la journée, pas lavés malgré la diarrhée...

— C'est une horreur !

— C'est dire l'importance des colis que nous envoyons. Mon mari m'a dit la joie des détenus lorsque le chef d'escalier appelait leurs noms pour qu'ils aillent toucher leur colis. Vous devez penser à Raphaël. Aujourd'hui, il a besoin de vous. Avec les autres membres de l'Union Générale des Israélites de France, nous faisons le maximum pour envoyer des colis à ceux d'ici qui sont là-bas, vous le savez. Peu importe si nous avons moins ici, ils ont besoin du maximum.

Linda le sait bien, déjà. Grâce à Juliette et aux autres membres de l'UGIF, elle a déjà pu en envoyer. Elle fait

tout ce qu'elle peut. Elle a vendu des bibelots, certains vêtements de Raphaël, quelques meubles.

Peu de temps après son entrevue avec Juliette, elle reçoit cette lettre.

Drancy, Mercredi 30 septembre 1942

Ma chère petite femme et mes chères filles chéries

Je t'écris cette carte en te faisant savoir comme je suis en bonne santé pour moi ne te fais pas de mauvais sang du tout ma chérie hier mardi j'ai reçu ton colis qui m'a fait grand plaisir surtout que je n'avais rien, ça tombe bien. Ma chère petite femme et mes bien aimées filles, ce matin, mercredi 30, je pars à destination inconnue. Je te jure que je suis fort et courageux, j'espère que tu le seras de ta part. Je t'assure que bientôt je reviendrai et nous oublierons tout cela, tu peux être tranquille, je vais pour travailler, je suis entouré des amis, tu essayeras de faire quelque chose si c'est possible pour Mr Lebrun, ma chérie, j'espère que tu prendras précaution pour tes affaires, j'ai remis à mon cousin ... un pantalon et une paire de chaussures. J'espère que tu as reçu un colis contenant le sac de couchage, sans cela tu le réclameras à l'U.G.I.F. Embrasse Maman chérie, merci pour le gâteau turc et ton poulet et tout le reste car c'est le dernier maintenant surtout n'envoie plus rien. Départ sûr, embrasse ma grande fille Paulette, sois gentille avec maman chérie, embrasse bien fort ma petite Gaby poupée, mon pauvre frère Lieto et tous les amis, amis Burstein, Me Berki, j'ai rejoint son mari. Je t'embrasse affectueusement dans l'espoir de notre grand jour de se revoir bientôt, ton petit mari qui pense toujours...

Raphaël, donc, part pour Pitchipoï. Il donnera des nouvelles plus tard, espère Linda.

« Silence les enfants ! » Il est rare que la maîtresse soit

obligée de les rappeler à l'ordre. Mais l'approche de Noël les rend un peu plus nerveux qu'à l'ordinaire. Paulette est sage, elle. Pas question de se faire remarquer plus que nécessaire, même si parfois, ce n'est pas l'envie qui lui manque. Il faut dire que les élèves ne savent pas très bien comment lui adresser la parole. Elle porte l'étoile jaune. Elle sait que les parents de certains d'entre eux leur ont dit de ne pas la fréquenter. Alors elle attend la récréation, pour retrouver Gaby. Elles restent proches l'une de l'autre. Même si la maîtresse veille, il arrive que des remarques fusent : celles qui avant-guerre étaient des amies ne sont pas toujours très tendres.

« Ecoutez bien, maintenant, poursuit la maîtresse. C'est bientôt Noël... » Les chaises se remettent à bouger. « Les enfants dont le père est prisonnier, levez le doigt. Vous avez droit à un colis ! »

Paulette lève le doigt en même temps que quelques-unes de ses camarades. Elle a le cœur qui bat, presque heureuse dans son malheur : rapporter un colis à la maison, c'est maman qui serait contente. Et puis, d'une certaine façon, elle partage quelque chose avec ces autres filles. Un père prisonnier. Moins terrible qu'être orpheline, mais, lorsqu'on partage un malheur, on est tout de suite un peu plus proches, on se serre les coudes. Ces pensées ont à peine le temps de traverser son esprit. La maîtresse précise, sèchement, en regardant Paulette : « Toi ce n'est pas pareil ; c'est racial ! »

Pas pareil. Plus rien, donc, n'est pareil. Elle sait que, pour elle, plus rien, jamais, ne sera pareil, et qu'elle n'oubliera pas les sourires de ses camarades qui, d'un élan, avec la maîtresse, semblaient toutes trouver cela normal. Un père prisonnier n'en valait pas un autre. Il ne valait pas, en tout cas, un colis de Noël...

Ces histoires de colis, décidément, rythmaient Presque autant leurs vies que la gestion des cartes de ravitaillement.

Les femmes et les enfants

Les grands coups sur la porte qui tremble. Madame Ganon ! Comme un cauchemar qui recommence. Cette fois, Paulette et Gaby savent que c'est la police. Il n'y a pas de doute. Bam. Bam. Bam. Comme pour papa, dit Gaby en prenant la main de sa sœur. Les deux fillettes se regardent. Cette fois, on vient chercher leur maman. Quoi d'autre ?

Linda est dans la cuisine. Une grande bassine d'eau. Lessive. Elle a couché ses filles peu de temps avant. Les grands coups sur la porte. Madame Ganon ! Elle est prise au piège.

J'arrive. Elle voudrait que sa voix ne tremble pas. Ses mains non plus. J'arrive... Être ailleurs. A des kilomètres. Au pays. Nous venons parce que vous avez laissé la lumière allumée, vous savez que c'est interdit, à cause des bombardements. Ouvrez, nous devons dresser une contravention. Ce n'est que ça...

Les deux hommes dans l'encadrement de la porte, elle les connaît bien. Ils passaient tous les matins devant la boutique et saluaient, avec leurs grandes capes. Souriants, aimables. L'un d'eux avait acheté des bas pour sa femme avant-guerre. Messieurs, bonsoir. Que... Que voulez-vous ?

Madame Ganon, vous devez nous suivre. Prenez des affaires, un peu d'argent. De quoi vous changer, vous et

vos filles. Une couverture. Rien de volumineux, rien de lourd. Un sac ou une petite valise. Nous vous emmenons.

Nous ? Mais, la lumière ? C'était juste pour que Linda ouvre sans faire d'histoire. Les filles doivent venir aussi. Linda sent ses jambes se dérober. Elle recule jusqu'à la cuisine. S'affaisse sur une chaise. A côté d'elle, la bassine. Je ne peux pas... Vous ne pouvez pas... Ils ont déjà mon mari. Et nous ? Pourquoi nous...

Les policiers français sont fermes : reprenez-vous. Buvez un verre d'eau. Cela va aller. Le plus âgé contourne la bassine. L'eau est rouge du sang de Linda. « Je suis malade, je ne vais pas bien, je ne peux pas me déplacer... » Linda improvise et brode. Ses serviettes menstruelles qui baignent à la vue d'inconnus. C'est une honte de plus. « Vos filles sont dans leur chambre ? » « Laissez les ! » répond Linda. Et Paulette, et Gaby, qui arrivent dans la cuisine, main dans la main.

Elles n'ont jamais vu leur mère aussi pâle, aussi voûtée, aussi tremblante. « Vous ne pouvez pas emmener mes filles ! Vous savez ce qu'ils font aux enfants ? » « Ce n'est pas notre problème madame. Nous avons des ordres. Vous devez nous suivre toutes les trois. »

« Mais, mais... vous voyez bien que je ne suis pas en état », plaide encore Linda. Puis, reprenant autant que possible sa respiration haletante, et montrant la bassine pleine d'eau rougie : « Je viens de faire une fausse couche. Je ne peux pas marcher. »

Une fausse couche. Voilà de quoi embêter ces messieurs de la police. Ils se retirent d'ailleurs en concubule sur le palier. Que faire ? Quels risques ? Si on ne les emmène pas, c'est nous qui aurons des ennuis. Pas question.

Il faut quand même y aller, madame. Il n'y a pas loin jusqu'au commissariat. Nous allons vous aider. Les filles peuvent préparer une valise. Allez, les petites, prenez de

quoi vous changer, et une robe pour votre mère, et nous y allons. On nous attend au commissariat.

Il faut donc y aller. Pas moyen d'y couper. Mais Linda joue le tout pour le tout. Oseraient-ils l'emmener si elle est vraiment malade ? Oseraient-ils emmener ses filles ? Tout tenter pour échapper à l'enfer de Drancy : les petites ne méritent pas ça. Et juste parce qu'elles sont juives !

La valise est bientôt prête. De l'argent il n'y en a presque pas, ni de bijoux. Il faut sortir de l'appartement. Les filles semblent calmes. Linda s'appuie sur le chambranle de la porte et jette derrière elle un dernier coup d'œil à l'appartement. Elle se souvient de leur bonheur lorsqu'ils ont emménagé avec Raphaël... La fierté qu'elle avait alors d'habiter un immeuble avec, au-dessus de la porte d'entrée un bas-relief sculpté, comme dans les châteaux ! Les rires des filles en grandissant. Allez, on avance ! Les policiers doivent poser sur la porte des scellés. C'est pour s'assurer que personne ne rentrera en votre absence expliquent-ils à Linda qui s'est assise sur la première marche de l'escalier en se tenant le ventre.

Elle procède de même toutes les trois marches, geint, souffle, s'appuie sur le mur, s'arrête, manque de tomber, s'assoit... Les policiers tentent de la soutenir. Linda se raccroche à eux de tout son maigre poids. Paulette a compris que sa mère en rajoutait. Gaby s'inquiète, crie, maman, à chaque manifestation de douleur, essaye de la serrer dans ses bras lorsqu'elle est assise. Les policiers la tirent en arrière : laisse ta mère respirer. Linda se moque de l'inquiéter : elle ne veut pas qu'elles partent. Vingt minutes, peut-être trente, sont nécessaires pour descendre les trois étages et se retrouver dans la rue. Les jambes de Linda tremblent, pour de bon.

Six cents mètres à parcourir jusqu'au commissariat. Sept minutes, en marchant normalement, avec les filles. Mais Linda s'arrête tous les trois pas, s'assoit encore,

rechigne à se relever. Elle fait durer, durer. Dans la nuit noire, rue d'Amiens, passer devant la boutique, remonter la rue des Boucheries-Saint-Ouen, franchir le Robec, avancer, encore vers l'abbatiale Saint-Ouen et ses jardins interdits. Multiplier les stations. S'arrêter à nouveau, ne pas arriver à se relever. Les policiers sont de plus en plus embêtés, mais rien ne semble pouvoir leur faire rebrousser chemin. Ils ne peuvent pas, ne veulent rien décider. Il ne faudrait pas qu'elle meure en route. Avancer, voir l'hôtel de ville au loin. On est le 13 janvier 1943. La nuit d'hiver est froide. Les fillettes tremblent.

Une colonne d'hommes et de femmes remontent déjà la rue Louis-Ricard. Vers la gare sans doute. Il y a la grand-mère des petites, l'oncle Lieto, sourd muet, et puis Juliette et Bernard Holstein... Ils l'ont donc repris, lui. Et tant d'autres, tant d'autres, des femmes, des enfants, avec leur sac ou leur valise, qui partent ; des ombres dans la nuit.

Linda n'arrive plus à avancer. On y est presque, lui murmure un des policiers à l'oreille. Encore un effort. Vous avez fait le plus dur. Le plus dur...

Il faut encore monter deux étages jusqu'à un bureau. Deux étages. Le manège continue, marche après marche. En se tenant le ventre, en se plaignant. Jusqu'à une chaise, face à un bureau, et des papiers à remplir. Un policier récupère le peu d'argent emporté par Linda. Son collier. Une bague. Linda signe un formulaire de dépôt. On garde tout, ne vous inquiétez pas. Signez là. Et là.

Il n'y a plus un bruit dans le commissariat. Linda et ses filles sont seules avec deux policiers. Pas les mêmes que ceux qui les ont amenées. Tout le monde est déjà parti. Linda a raconté ses douleurs, sa fausse couche... Elle est livide. Il est trop tard, dit l'un des deux hommes. Ils sont tous partis... Ils n'arrivent pas à se décider. Qu'est-ce qu'on peut faire... puisqu'elle est malade, on va l'emmener à l'hôpital. Attendez-là.

Une heure d'attente encore, et puis l'escalier à descendre, et, devant le commissariat, l'ambulance de la Croix-Rouge. L'infirmière est jolie, se dit Paulette. L'uniforme peut-être. L'hospice... Ni Linda ni ses filles n'y ont jamais mis les pieds. Elles ne connaissent pas. Il ne faut que quelques minutes à l'ambulance pour s'y rendre par les rues désertes.

D'un seul coup, le véhicule s'arrête. Madame Ganon, on vous fait descendre ici. Non, non, non, laissez-moi mes enfants, je ne veux pas que vous me sépariez de mes enfants... Ne vous inquiétez pas. Les infirmières les emmènent dans un autre service, là où sont les enfants malades. Vos filles ne seront pas loin.

Paulette et Gaby sont déposées à quelques mètres. Une religieuse les fait rentrer dans un bâtiment. C'est sombre. Un grand dortoir avec des matelas à même le sol. Des enfants, beaucoup d'enfants. Des respirations chuintantes, des râles, des corps qui se retournent sur les matelas. La religieuse se penche sur une petite et lui demande de se déplacer. Paulette, Gaby, vous allez dormir là, chacune dans un sens, tête-bêche. Il y aura assez de place pour vous deux. Les filles sont éreintées. Loin de leur mère. Mais elles ne sont pas parties, pas à Drancy. Serrées, l'une contre l'autre, elles finissent par s'endormir.

Pendant ce temps, Linda est transportée au service de gynécologie. Fausse couche oblige, l'infirmière l'installe en salle de travail, les deux jambes en l'air, les pieds dans les étriers. Il est deux heures du matin. Un interne vient pour l'examiner. Mais la patiente se rebiffe. Gagner du temps, encore. Non, non, non, je veux voir votre chef, le professeur. Il ne viendra qu'au matin... Ce n'est pas grave, j'attends. Je veux voir le chef. Elle s'arc-boute. L'interne, dépassé, abandonne.

Il fait jour lorsque le chef de service arrive. Je suis le docteur Lauret. On me dit que vous ne voulez être exa-

minée que par moi. Mais, madame, qu'est-ce qui vous arrive exactement ? Pourquoi refusez-vous l'examen ? Vous avez fait une fausse couche, nous devons procéder à un curetage... Linda trouve le médecin rassurant. Et elle n'a plus le choix. Il est là, près d'elle. Il va tout découvrir. Alors, autant jouer franc-jeu.

Je ne suis pas malade. Je n'ai pas fait de fausse couche. Je suis juive. On est venu m'arrêter. J'ai prétexté d'être malade...

Georges Lauret sourit, simplement. Il s'approche de Linda, lui pose la main sur l'épaule. Ne vous inquiétez pas. Je vais vous garder en observation. Sortez les pieds de là. Je vais vous faire emmener à un lit.

Et, mes filles ? Vos filles ? Oui, mes deux filles. Elles sont arrivées avec moi cette nuit. Elles doivent être avec les autres enfants. Le docteur sourit à nouveau. Elles y resteront le temps qu'il faudra. Elles sont anémiées. Elles ont besoin de soins. Ne vous inquiétez pas. Allez vous reposer maintenant. Et ne quittez pas le lit. Restez couchée. Pour tout le monde, vous êtes une malade. Une malade comme une autre. Une malade qui ne peut pas se lever, et qu'on ne peut pas transporter.

Premier jour à l'hospice

Paulette est réveillée par des démangeaisons. Sur ses bras, ses jambes, des petits boutons rouges. Les mêmes sur le corps de Gaby, lorsqu'elle ouvre les yeux. Des punaises. Une infection de punaises de lit qui leur ont sucé le sang toute la nuit. On propose aux filles un morceau de pain et un verre de lait. Ce n'est pas de refus. Il ne faut pas se gratter. Elles demandent des nouvelles de leur mère. On va voir. On va voir. Les religieuses sont souriantes, et débordées.

Enlevez ça, leur dit une religieuse en montrant leurs étoiles. C'est pour aller dehors. Tant que vous ne sortirez pas de l'hospice, vous n'en aurez pas besoin. Ne plus porter l'étoile... Paulette et Gaby hésitent. Elles savent bien que si elles ne l'ont pas, on les rattrapera, on les enverra dans le train, comme les autres. C'est obligatoire.

Pas ici, dit la religieuse, patiemment. Pas ici. Nous allons nous occuper de vous. Ne dites pas que vous êtes juives, n'en parlez pas, à personne. Et personne ne vous posera la question. Ici, vous êtes des petites filles comme les autres. Tant que votre maman sera à l'hôpital, nous allons nous occuper de vous. Ne vous faites pas remarquer, et tout se passera bien.

Lentement, Paulette et Gaby décousent donc l'étoile

sur leur manteau et la fourrent dans une de leurs poches. J'espère que maman ne nous grondera pas, dit Gaby.

Finalement, une jeune sœur les emmène. Ce sont donc des religieuses qui s'occupent des enfants. Lorsqu'elles arrivent, leur mère est là, dans un lit aux draps blancs, dans une pièce avec beaucoup d'autres lit. Une grande pièce, et des poêles à charbon qui diffusent une chaleur minimale. On économise le combustible. Les filles s'assoient chacune d'un côté du lit puis se serrent contre Linda. Elles se tiennent chaud. Ne vous inquiétez pas leur dit leur mère. Nous allons rester ici. Le temps qu'il faudra. Faites tout comme on vous le demande. Vous viendrez me voir tous les jours. Je ne peux pas me lever pour l'instant. Rien de grave. Le médecin viendra me voir, et me soigner. On pourra rentrer à la maison, demande Gaby ? Pas tout de suite. Pas maintenant, plus tard. Quand cela ira mieux. Cela ? Pas seulement Linda, mais le monde autour d'elles trois. Elles le comprennent sans avoir à le dire. En attendant, ça ne va pas très bien. Mais elles savent toutes trois que cela aurait pu être pire. Lorsque l'une d'elles ferme les yeux, c'est pour mieux voir, dans la file des Juifs montant vers la gare, leur grand-mère et leur oncle.

Paulette et Gaby peuvent rester ce matin au creux des bras de leur maman. Jusqu'à la visite du docteur. Là, forcément, les enfants ne sont pas admis. Mais elles ont fini par s'endormir au rythme paisible de leurs respirations. Et c'est le bruit de pas de la cour suivant le docteur qui les réveille. Elles se laissent glisser sous le lit, cachées par le drap pendant. Qu'on ne les surprenne pas là... Et l'équipe médicale passe au pied de chaque lit où sont notés la température, le nom de la patiente et d'autres choses encore que seuls les médecins peuvent comprendre.

Comprendre ? Ce que dit le docteur au pied de Linda ne veut rien dire pour Paulette et Gaby. Un cas rare. Observations. Examens. Repos. Repos. Cela, les filles avait

compris. Plusieurs semaines au lit sans poser le pied par terre. Du calme autant que l'on pourra dans un dortoir. Le moins de visites possible. Ce ne sera pas facile, fait remarquer une infirmière : certaines patientes ont des visites parfois bruyantes. L'équipe médicale saisit l'allusion, certains sourient.

Dans la salle, deux femmes doivent garder le lit. Elles ont subi une césarienne. Les pères sont des soldats allemands. Ils passent dès qu'ils ont l'occasion. Le plus souvent en uniforme. Ils parlent fort, amènent des fleurs, viennent parfois à plusieurs. Cela ne dure jamais longtemps. Georges Lauret tolère la situation. Mieux vaut ne pas se fâcher avec ces gens-là. Surtout maintenant. Mais Linda doit garder le lit, un mois, au moins, pour ne pas éveiller les soupçons, comprend-elle.

Mes filles ? Oui, vos filles viendront, autant qu'elles le voudront. Soulagement, sous le lit, de Paulette et Gaby qui ne voient que le bas des pantalons des messieurs, les souliers des infirmières. Alors que Georges Lauret passe à la patiente suivante, il aperçoit Linda et Gaby sous le lit. Les deux petites se serrent l'une contre l'autre. Que faites-vous là ? dit le docteur en souriant. Sortez de là. Il passe une main dans leurs cheveux. Gardez la tête sous les draps pendant que je termine ma visite. Ce n'est pas un spectacle pour de petites filles. Le cœur de Gaby bat à tout rompre. Cette main dans ses cheveux, c'est la protection dont elle a besoin. Là, maintenant.

La visite finie, les deux petites regagnent le quartier des enfants. Elles auront à manger, pourront se laver. Les sœurs ne sont pas dupes, elles savent qu'elles doivent être le plus discrètes possible. Et le mieux, c'est de ne pas cacher Paulette et Linda, mais de les faire vivre au milieu des quelques dizaines d'enfants gardés là.

La messe, leur dit-on, sera quotidienne. La messe... Elles n'y ont jamais mis les pieds. Ne vous faites pas

remarquer, leur répète-t-on. Tous les enfants capables de sortir du lit y vont. Paulette et Gaby n'ont qu'à faire comme les autres, se lever quand ils se lèvent, chanter quand ils chantent.

Et puis, il y aura le tricot. Apprendre à tricoter. Leurs petites mains peuvent bien servir à cela. Des chaussettes, des écharpes. Avec le peu de laine disponible, récupérée, mais qui servira à tous. C'est qu'à l'hospice, on doit se débrouiller. Il n'y a assez de rien. Et l'économe croit que nous avons des réserves, se plaignent en souriant les religieuses auprès des enfants. Paulette et Gaby doivent aider, faire leur part. C'est normal : tout le monde est solidaire. Et, quand elles voient des camarades alitées, mourantes, orphelines, elles comprennent la chance qu'elles ont d'aller bien et de n'avoir rien d'autre à faire qu'attendre. Sans rien dire de plus.

Officiellement, pourtant, elles ne vont pas si bien. Anémie, est-il écrit dans leur dossier médical. Anémie. Fatigue, manque de nourriture : il faut les requinquer. Cela prendra le temps qu'il faudra.

Vivre à l'hospice

Gaby n'arrive pas à finir sa portion. Elle mange peu, très peu. Et si l'on ne finit pas, la punition est sans appel. Pas de dessert. Ce n'est pas que le dessert soit généralement bien meilleur que le reste, mais tout de même. Il faut bien finir les cubes de tubercules infâmes, les écuelles de bouillies informes, les louches de soupe claire. Tout sent l'oignon roussi. Alors Paulette se force un peu, échange discrètement son assiette vide avec celle à moitié pleine de sa sœur. Elle se pince le nez. Avale, avale encore. Il faut se serrer les coudes, pas la ceinture. C'est devenu comme un rituel entre elles, mais, aujourd'hui, visite officielle oblige, c'est un peu différent de l'ordinaire.

On est en février 1943. Le nouveau préfet a visité l'hôpital quelques jours plus tôt. Les officiels, le maire, et même un officier d'ordonnance du Maréchal passeront ainsi au fil des mois les malades en revue. C'est chaque fois l'occasion de rompre un peu la monotonie des jours qui défilent. La première messe à 6 heures dans l'église froide, que Paulette et Gaby suivent en grelottant, le tricot, l'attente, le tricot, les visites à maman, la cour où se promener malgré le froid, le tricot...

Comme le préfet est passé, on a distribué de la confiture aux malades. C'est jour de fête. Et cela fait un dessert

rare : une tranche de pain quotidien, une cuillère de confiture. Un délice pour lequel Paulette se force plus facilement à finir l'assiette tiédasse de sa sœur. Elle ne sait même pas ce qu'elle mange exactement. L'hospice fait avec ce qu'il y a et, en plein hiver, les repas se ressemblent jour après jour sans ressembler à grand-chose. On attend patiemment le printemps et les premiers légumes des fermes qui ravitaillent l'établissement.

Heureusement, une fois par semaine, lors des visites autorisées du jeudi ou du dimanche, une femme passe et donne à Linda un peu de nourriture supplémentaire. Il reste en ville quelques amis, bien peu, et l'on peut compter sur eux. Ce sont les Guéron. Le mari, la femme et leurs deux enfants ont échappé aux rafles successives. Ils sont toujours enfermés chez eux, à Darnétal, comme depuis le début de la guerre. Pas mis un pied dehors à ce que sait Linda. Les volets fermés, comme s'ils étaient partis. Le jardin n'est plus entretenu. C'est leur employée de maison qui les ravitaille discrètement. Et à présent Linda et ses filles aussi, au mépris du danger. Pas grand-chose, mais un rien fait la différence entre un jour morne et un jour moins morne. Un panier, des œufs, un ou deux légumes, des fruits, parfois quelques grammes de lard ou de beurre. Rarement.

D'autres jours, c'est une sage-femme qui amène à Linda un peu de lait maternel que les bébés n'auront pas bu à la pouponnière. Les semaines passant, Linda peut descendre voir ses filles dans la cour. Elle arrive et appelle Gaby : Gaby ! Gaby ! Viens boire. Elle donne le lait, pour que ses filles résistent au froid, au temps, à l'ennui, qu'elles continuent de grandir dans l'adversité...

Aujourd'hui, en tout cas, Gaby lèche ses doigts, poisseux du sucre collant des fruits cuits. Sa gourmandise est comblée. Et Paulette lui sourit en donnant des coups de langue à sa propre tartine. Mangez proprement ! crie

une sœur à cornette. Et n'oubliez pas, la gourmandise est un péché capital.

L'année passe ainsi, le printemps, l'automne, et bientôt, à nouveau l'hiver. Paulette et Gaby ont pris leurs marques, leurs habitudes, connu des séparations. Il y a cette petite de deux ans qui cherchait les bras de Gaby, qui aurait tant voulu un câlin, et à qui Gaby voulait donner le biberon au début de leur séjour et qui n'est plus là. De toute façon, les religieuses ne voulaient pas qu'elle s'en occupe. La petite a été adoptée, et ce n'est peut-être pas si mal qu'elle n'ait pas donné le biberon, pense finalement Gaby : la petite se serait attachée à elle. Et elle aurait eu encore plus de mal à partir vers sa nouvelle famille.

Parfois Paulette et Gaby peuvent se promener jusqu'à l'Aubette où l'on a installé les deux cygnes du square Verdrel, aux bons soins de l'hospice, de peur que, laissés sans surveillance en centre-ville, ils soient tués et mangés. C'est que la viande est une denrée rare. Parfois, Paulette garde quelques miettes au fond de sa poche pour les lancer aux cygnes, comme avant l'Occupation, lorsque Linda les emmenait en promenade voir les oiseaux. Ces deux cygnes sont comme elles, à l'abri sur les eaux calmes et tranquilles de la rivière le temps de la guerre, le temps que les choses aillent mieux.

Les sœurs, les sages-femmes, le directeur de l'hospice, même, ont pris l'habitude de voir les deux fillettes, inséparables, aller et venir, parfois seules, parfois au milieu des autres enfants. Tant et si bien que, Noël arrivant, les bonnes sœurs croient avisé de confier à chacune d'elle un rôle dans la crèche vivante montée pour l'occasion. Le rôle de Marie ou celui de l'enfant Jésus tenu par une petite juive, quel pied de nez à l'occupant !

On a mis de la paille, on a bien fait les choses. Paulette et Gaby connaissent leur rôle. Le costume est amusant.

Prendre la pose, bouger le moins possible. Ne pas rire. Ne pas faire de grimace. C'est du sérieux.

Le premier à visiter la crèche est le directeur de l'hospice. Les sœurs sont fières, et les enfants se tiennent bien : on leur a tellement répété l'importance du moment. Alors quoi... Mais le directeur pâlit face à la crèche reconstituée. Il sait, lui, que l'on se pressera de tout Rouen pour voir la chose. Les occasions de distractions ne sont pas si nombreuses. Vous ne pouvez pas laisser Gaby et Paulette là, explique-t-il à voix basse. Des visiteurs pourraient les reconnaître, et les dénoncer. Nous serions dans de beaux draps ! Il faut les remplacer.

Gaby quitte la crèche, penaude, sans bien comprendre. Elle ne sera pas de la fête. Même ici, sans leur étoile, les deux enfants ne sont pas tout à fait comme les autres. Les sortir de là, même pour leur bien, c'est leur rappeler une fois encore la vérité : elles sont en danger, tout le temps. Pourtant c'est une étoile, une étoile jaune, qui montre aux rois mages où trouver le petit Jésus...

Au moment de se coucher, Paulette retirera des cheveux de sa sœur un brin de paille égaré. Comme chaque soir, elle pense à son père, dont elles n'ont plus de nouvelles. Ni bonnes, ni mauvaises.

Herr Major

La première fois, Georges Lauret pouvait dire que cela c'était bien passé. Mais, là, ce n'est pas le même genre d'officier. C'est le second médecin militaire allemand à s'enquérir de l'état de santé de Linda Ganon. On est en avril 1944. Cela fait quinze mois qu'il garde la malade dans son service. Il doit jouer serré. Il a préparé son bureau, mis sa plus belle blouse blanche. Il tente de faire sérieux, rassurant. Médecin, quoi. La moustache est lissée. Les apparences ont leur importance.

Début 1943, le médecin qui venait vérifier le caractère indispensable de l'hospitalisation était plutôt affable, grand, bedonnant, la cinquantaine avantageuse et sur sa poitrine ses insignes de commandant. L'homme était fier, satisfait : le Reich l'emportait, tout lui souriait. Le monde était à ses pieds, et, enfant, il n'avait sans doute jamais imaginé qu'il disposerait d'un tel pouvoir, pour de vrai.

Georges l'avait reçu avec la déférence qui s'imposait. Et le respect mutuel était peut-être de façade, mais les formes respectées : du monsieur le professeur d'une part, du herr major de l'autre. Georges avait parlé, parlé, parlé le plus possible. Plus ils parleraient tous les deux, moins le Major aurait de temps pour la visite. Plus d'une heure de blabla, mais Georges avait réussi à vendre son idée, sa

version officielle : il s'agissait d'un cas extraordinaire de cancer en voie de guérison médicale. Guérir le cancer, si ça ne valait pas qu'on laisse la malade dans son service, qu'est-ce qui pouvait bien le valoir. Et d'ailleurs, il ne mentait pas, si elle avait jamais eu un cancer, on pouvait considérer qu'elle était guérie, et que ça valait bien qu'on observe ce qui avait pu se passer. Il y avait des vies à sauver avec une découverte pareille.

Sur le bureau, Georges avait étalé des coupes histologiques que l'on pouvait regarder au microscope, les notes, les remarques, les courbes, tout le dossier avec quelques morceaux d'autres dossiers. Il avait demandé l'avis de l'Allemand sur des points de détails, l'évolution d'une cellule, la courbe de poids, et puis il l'avait amené à parler de lui. Ils en étaient venus même à échanger des banalités, sur le temps qu'il faisait, les difficultés de l'approvisionnement de l'hospice. Puis, avec un accent germanique prononcé, le préposé à l'inspection finit par convenir qu'il comprenait parfaitement l'intérêt des travaux du docteur Lauret. Il était visiblement impressionné par le potentiel d'un cas de ce genre. Nous pourrions peut-être, après la guerre, travailler avec des médecins allemands sur ce sujet avait proposé le Français. Le commandant s'y voyait déjà. Il était reparti en bombant la poitrine, cordial et chaleureux. Plus fier que jamais de ce qu'il était, ce qu'il représentait.

Il était aussi passé voir Paulette et Gaby, les avait trouvées anémiées, s'était inquiété de leurs ganglions... Il faut les envoyer à la campagne, avait-il proposé.

En mars 1943, deux Juifs malades avaient été finalement transportés à Drancy. Franco Mordo, dont la contre-visite médicale révéla qu'il était transportable en ambulance. Et madame Del Nero, emportée par une voiture de la police française jusqu'au camp, elle aussi. Il se disait que le transport avait été ralenti par les fréquents

malaises de la malade qui, partie le matin, n'arriva qu'à 16h30, et en piteux état, à Drancy. Il fallait de bonnes raisons, et même de la chance, pour échapper à l'internement.

Après la première visite, Georges se croyait donc tiré d'affaire, sorti de la tempête. La présence de Linda Ganon dans son service était officiellement justifiée. Plus rien n'allait pouvoir la remettre en cause. Jusqu'à aujourd'hui.

Mais le nouvel inspecteur n'a rien à voir avec le premier. La classe incarnée de l'officier de cavalerie plutôt que l'avachissement bourgeois du médecin de campagne. Courtois, maîtrisant impeccablement la langue française, il est là pour des choses sérieuses : pouvez-vous m'exposer le cas de cette patiente ? L'évolution de la maladie depuis la visite de mon confrère ? Vos travaux ont-ils bien avancé ? Le sourire est là, mais il n'y a pas un mot inutile. Il veut comprendre, qu'on lui explique. Pourquoi, plus d'un an après, Linda Ganon est-elle encore en observation ? Georges ne va pas s'en sortir avec quelques banalités.

Il a demandé à sa suite d'être présente. Ils sont une dizaine, dans son bureau, à assister à l'entretien. Des internes, principalement, de jeunes médecins, des sages-femmes, une infirmière. C'est l'exposé d'un cas, après tout, autant que cela profite à tous. Et Georges Lauret montre ainsi son poids à l'hospice de Rouen. Mais il n'est pas sûr que l'assistance suffise à impressionner le médecin militaire assis face à lui.

Oui, l'évolution de la maladie est jusque là favorable. Je travaille sur le traitement hormonal du cancer, l'influence de l'épiphyse est primordiale. Un domaine sur lequel j'ai avancé lors de mes années à Paris avec M. Bataillard, le directeur scientifique du laboratoire Choay. Nous avons été les premiers. J'ai obtenu quelques résultats spectaculaires, déjà, dans le traitement des psychoses

puerpérales. L'expérience sur les femmes venant d'accoucher a cependant été limitée : le traitement impliquait le prélèvement de trois cents épiphyses de moutons pour élaborer une douzaine d'ampoules de remède. Des prélèvements que M. Bataillard devait aller faire lui-même aux abattoirs de La Villette. Il nous aurait fallu, alors, un produit de synthèse.

Georges Lauret entre dans les détails scientifiques de son expérience parisienne. L'épiphyse serait l'eldorado de la médecine. Les pouvoirs de guérison de cette glande nichée dans le cerveau seraient largement sous-évalués. L'épiphyse de Linda Ganon produit sans doute des hormones qui ont aidé sa guérison. Georges Lauret consacre tout le temps qu'il peut à cette étude. Le contexte, évidemment, ne facilite pas les choses. Il y a tellement à faire pour soulager les malades, peu de moyens. Mais ce n'est pas la question. Si, comme il l'espère, il comprend en détail le fonctionnement de l'épiphyse de Linda Ganon, alors la science fera un pas de géant vers la guérison du cancer. Et, après son expérience parisienne, il est sans doute l'un des mieux placés pour y arriver.

Le médecin allemand, poli, écoute, sans un mot, sans une interruption, un mince sourire aux lèvres. Georges ne sait que penser et continue son exposé médical, à la pointe de la recherche. Son interlocuteur ne peut juger de ce qu'il raconte : avec la guerre, ces travaux sur l'épiphyse n'avaient pu être publiés. Ils sont restés confidentiels. Mais, s'il lui prenait l'envie d'en vérifier l'existence auprès de M. Bataillard, auprès du laboratoire Choay, il serait rassuré. Georges Lauret ne mentait pas. Alors...

D'un coup, le nazi se lève, fait son salut, s'incline. Sans rien dire de plus. Son uniforme, toujours impeccable, n'a pas pris un pli. Il en a manifestement assez entendu. Georges, tout de même, le raccompagne à sa voiture, seul. Arrivé à la portière, le nazi se retourne avant de monter :

je pense que vos malades seront guéris dans quelques temps... Et, dans le murmure à peine audible pour montrer qu'il n'est pas dupe : la race juive est peut-être plus réceptive à vos travaux... Puis, après un silence : peut-être pourrais-je reprendre ma chaire de chirurgie après la guerre, et profiter de vos avancées. Je vous souhaite bonne chance. Nouveau salut puis brusque départ.

L'automobile fait le tour de la cour sous le vert tendre des premières feuilles de l'année et disparaît sous le porche, vers la rue de Germont. Georges Lauret n'a aucun doute : le médecin a des soupçons. Il sait que Linda Ganon est là, d'abord parce qu'elle est juive. Mais il ne dira rien. La race juive, plus réceptive... Il veut que le docteur Lauret sache qu'il a compris. Et que cela n'ira pas plus loin.

Les bombardements

Le sifflement de l'obus qui tombe fait lever la tête de Georges Lauret sans que son pas ralentisse. Il a enfilé son costume et son manteau dès le début de l'alerte, comme chaque fois, pour courir jusqu'à l'hospice. Pas de bombardements sans blessés ni morts. Tous les médecins sont sur le pont. Qu'importent les risques à traverser la ville. Le temps d'embrasser sa femme et son fils, et le voilà dehors. Il faudra bientôt les mettre à l'abri à la campagne. Il a une solution en vue. Pas le temps d'y penser maintenant. Agir.

Dans l'autre sens, sur le trottoir nord de la rue, des grappes courent vers le square Verdrel s'abriter au pied des arbres centenaires sous le regard goguenard de trois soldats allemands. Moins de chances, se dit-on qu'un square soit bombardé. Moins de risques, aussi, de mourir enseveli sous les décombres. On ne compte plus les cadavres découverts longtemps après la fin des alertes dans des caves vétustes effondrées sur des occupants trop confiants. Et la promiscuité des abris de la défense civile n'est pas pour plaire à tous. Y a-t-il, de toute façon, un lieu où l'on soit vraiment en sécurité ?

Le sifflement de l'obus se rapproche et Georges fait un pas de côté dans le renforcement d'une porte, tournant le dos à la rue. Il sait que le projectile ne lui tombera pas

dessus : il est ovale. C'est quand on ne voit qu'un rond que la bombe se dirige droit sur vous. Ovale, il est de biais. Il n'empêche : il ne tombe pas loin. Le bruit est assourdissant. Le sol et le mur sur lequel Georges est appuyé se font l'écho de l'onde de choc et tremblent.

Des trois soldats allemands du trottoir d'en face, il ne reste qu'un trou fumant. Ils n'ont pas eu de chance. Plus rien à faire pour eux. Georges reprend sa course vers l'hospice. Cette fois, ce n'est pas tombé loin. Le centre-ville est touché, rudement touché, et on va avoir besoin de tous les bras pour soigner ceux qui peuvent encore l'être.

On est en avril 1944. Les bombardements sont fréquents, mais celui-ci est plus fort. Les impacts se succèdent. Des incendies ont déjà pris, ici ou là. Georges passe devant une maison en flammes. Au rez-de-chaussée, un brocanteur tente de sauver de sa boutique ce qui peut l'être. Il dépose son bric-à-brac sur le trottoir. Lorsqu'il voit Georges arriver, il crie : je vends tout ! Je vends tout ! Le commerçant a un tableau à la main. Un portrait de style classique. Pas si mal. Georges Lauret ne devrait pas s'arrêter. Mais la situation est cocasse, et ce tableau, après tout, pourquoi pas ? Combien, ce tableau, là ?, demande-t-il. Pas le temps de discuter le prix. Il a un billet dans sa poche. L'échange se fait. Et Georges continue sa course vers l'hospice, le cadre sous le bras.

Georges Lauret arrive à l'hospice en même temps que les premiers blessés. L'organisation est maintenant hui-lée. Tri des malades, transport vers les salles d'opération : chacun sait ce qu'il a à faire. Exactement. Il n'y a pas une minute à perdre. Le premier grand bombardement date de deux ans. Le 17 avril 1942, on a compté une soixantaine de blessés amenés à l'hospice dans la nuit. Il avait fallu faire face. Georges se souvient qu'on avait transporté les morts dans le hall d'entrée du Musée de la peinture. A deux pas de chez lui. Il était passé voir les dépouilles veil-

lées par une garde d'honneur. D'autres nuits, on a compté jusqu'à 150 blessés à soigner... Les secours utilisent des portes sorties de leurs gonds en guise de brancards.

Les bâtiments sont comme plongés dans le noir : pas question d'offrir une cible à l'aviation. Les consignes de sécurité sont drastiques. Le 5 septembre 1942, une bombe de 250 kg est tombée dans un escalier menant à un service bondé de malades. Par chance l'engin s'est fiché dans une réserve de matelas, préservant ainsi l'hospice d'une hécatombe.

Alors, oui, les bandelettes sur les vitres pour résister au souffle d'éventuelles explosions, les ampoules peintes en bleu, les lampes à huile même à la ceinture de celles qui courent d'un service à l'autre, teintées pour ne pas être repérées : toutes ces précautions ont de l'importance.

Georges Lauret arrive, pose le tableau dans son bureau. Il le ramènera plus tard chez lui. Et commence alors la longue série des blessés à prendre en charge. Sans faillir, sans se plaindre, toujours le geste sûr, comme les autres médecins présents, comme chacun qui, au mépris du danger, remplit son rôle dans l'urgence, du mieux qu'il peut. Le rythme est effréné, la responsabilité constante, mais rien à voir avec cette cave, à Caen, pendant l'exode, à l'arrivée des nazis. L'organisation est au point.

Une fourmilière. Les victimes sont reçues dans l'ancienne petite chapelle voûtée de la communauté pour le relevé de leur identité et de leur inscription dans les registres, puis dirigées sur le centre de triage. C'est une grande salle d'une quarantaine de lits, au rez-de-chaussée du bâtiment parallèle à la rue du Docteur Blanche. Là, médecins, infirmières, élèves, novices religieuses, agents hospitaliers, prennent les patients en charge. Chacun a sa spécialité. L'équipe médicale avec, à sa tête, le Docteur Stewart, classe en première, deuxième, troisième urgences; d'autres déshabillent, inventorient, lavent,

préparent aux interventions. On entend des cris, des râles, des chocs, le métal qui cogne, des hurlements, des pleurs... Lorsqu'ils arrivent au bloc, les patients sont prêts. Georges Lauret n'a plus qu'à planter son bistouri, réduire les fractures, recoudre. En bas, dans la fourmilière, on refait les lits, dès le départ en salle d'opération ou en salle d'hospitalisation. Et pendant ce temps d'autres reçoivent les familles, ensevelissent les morts, remettent tout en ordre...

Au fil des heures n'arrivent plus que ceux que l'on a mis du temps à dégager des décombres. De moins en moins nombreux. Ils respirent encore, mais meurent généralement assez vite, même si aucune blessure visible n'explique vraiment leur décès... Ils sont restés trop longtemps sans soins, des organes vitaux s'arrêtent avant qu'on ait pu les examiner.

Les familles affolées arrivent longtemps après l'alerte. Ils recherchent les leurs : « Sont-ils blessés ? », « Peuvent-ils encore être enfouis sous les décombres ? », « Partis ailleurs ? ». On se plonge dans les registres. Des mains se tordent, et des figures se déforment sous la douleur ou s'illuminent de joie. Les unes tombent dans les bras des autres. On a eu, ou pas, de la chance, cette fois.

Les malades de l'hospice ont rejoint les abris dès l'alerte. Linda, Paulette et Gaby comme les autres. On ne reste pas dans les dortoirs. Dès que la sirène retentit, les malades en état de le faire descendent jusqu'aux caves. Les autres y sont conduits. Il y a même, dit-on, un toboggan pour glisser les brancards.

La première fois, Paulette et Gaby ont eu peur. Mais, leur disait-on, normalement, sauf erreur, on ne bombarde pas un hôpital. C'est le lieu le plus sûr possible. Un havre de paix. Un port dans la tempête. Mais tout de même. Une sœur les avait prises sur ses genoux. Elle les avait bercées. Et rien de grave ne s'était produit. N'empêche qu'il y

avait eu des bombes. Et qu'il y en aurait encore, tout près. C'était sûr. Alors Gaby se blottissait contre Paulette, à chaque fois. Et ce 18 avril encore. Les religieuses semblent avoir maintenant décidé que, toutes les nuits, on dormirait dans les caves. Paulette et Gaby espèrent qu'elles iront dans la plus belle, celle soutenue par des colonnes, où il y a une fontaine, et même un autel... C'est comme une église sous terre. Une grotte un peu magique où elles se sentent protégées même si leur sommeil est léger. Là, elle ignore l'agitation de la fourmilière en surface.

Au fil des jours, une vie souterraine s'organise. L'hospice est tout près du centre-ville, tout près aussi, à vol d'oiseau, de la gare de triage de Sotteville-lès-Rouen et de la Seine. Des lieux qu'on s'attend à voir bombardés, et bombardés encore. La stratégie militaire a ses raisons.

Dans la nuit du 18 au 19 avril 1944, trois cent quarante-neuf personnes ont été hospitalisées à l'hospice général, quarante-deux sont ressorties avec un simple pansement, et cinquante-trois sont mortes des suites de leurs blessures malgré les efforts des médecins pour les sauver.

Alors, la décision est prise, à l'été 1944, d'éloigner un peu les enfants. Quelques kilomètres en amont de l'Aubette, à Darnétal. Pour Gaby et Paulette, la nouvelle n'est pas bonne : elles seront plus éloignées de Linda. Et, chaque jour, elles feront le trajet, à pied, le long du Robec et de l'Aubette, passant non loin des moulins à eau, apercevant les cygnes du square, pour une bise et un câlin de leur mère.

Le temps passant, il se murmure que tout sera bientôt fini. La guerre. Les Alliés auraient débarqué. Et puis ils avanceraient. C'est l'espoir d'en terminer avec cette vie-là. Soyez encore un peu courageuses, il n'y en a plus pour longtemps, répète de plus en plus régulièrement Linda à ses filles. Quelques jours peut-être.

La libération

Un bazar. Une euphorie. La peur. La Gestapo qui traque encore les résistants dans l'hôpital alors que les religieuses pleurent l'enterrement de Sœur Marie-Gabriel. La vie continue et les patients arrivent toujours. Il y a des combats depuis des jours dans Rouen, et des bombardements des colonnes allemandes sur le départ. Un responsable de la résistance, traversé par une balle, est caché quelque part. Ils ne le trouvent pas.

En deux heures, les Allemands vident l'hospice de tous leurs blessés, il en passe dans tous les couloirs, en provenance de tous les services. Chargés au plus vite dans des camions en attente au pied des bâtiments. C'est une cohue indescriptible. Et l'on annonce les Canadiens tout près de Rouen.

Paulette et Gaby ont rejoint leur mère dès le matin. Elles ne se quittent pas, se font, encore, discrètes. Linda ne veut même pas que ses filles à la fenêtre regardent le ballet des camions allemands dans la cour. Celles qui ont fauté avec l'occupant sont moins sereines. Leurs amants sur le départ disparaissent ou cherchent à se cacher.

Vers quinze heures, une effervescence inhabituelle s'empare de la cour d'honneur. Les ouvriers hissent,

dans une hâte fébrile, le drapeau tricolore, au fronton du portail. On entend la Marseillaise. La Marseillaise...

Voilà des semaines que cela couvait. C'est le moment. Linda rassemble ses quelques affaires. Elle prend ses filles par la main. On rentre. On rentre à la maison. Enfin. Pas question de rester là plus longtemps. Personne ne leur demande rien. Elles quittent le nid qui les a accueillies. Sans un mot, sans même un au revoir au docteur Lauret qui travaille sans doute, parce que cela ne s'arrête jamais.

Il faut traverser la cour d'honneur. Il n'y a plus un seul Allemand. Des hommes avec leur brassard tricolore FFI. Certains qui jusque là étaient concierge, brancardier... Le directeur est encadré par deux d'entre eux, traîné vers la sortie. Arrêté. La roue tourne. La grande roue des responsabilités. On entend au loin quelques coups de feu. Rares. Et puis, Linda et ses filles s'y sont habituées. La vie va redevenir comme avant. Papa va revenir. Et, quand il revient, il faut être à la maison, qu'il ne s'inquiète pas. Qu'importe la pluie qui tombait en début d'après-midi. C'est une belle journée. Un beau mercredi.

Le trajet se fait d'un pas rapide. Linda et ses filles courent presque. Rue Martainville, place Saint-Marc. Les gens s'embrassent sur les trottoirs. Ils se dirigent en grappes vers l'hôtel de ville. On n'ose pas vraiment y croire. Les Allemands sont partis. Les Canadiens sont dans la ville. Linda ne sent pas vraiment ses pieds toucher le sol. Arrivée devant la porte, elle monte à toute allure les trois étages. Elle n'a pas la clef. Elle frappe à la porte. Les scellés n'y sont plus. Alors, peut-être qu'il y a quelqu'un.

C'est un homme qui ouvre. Charmant, poli. Inconnu. Alors Linda explique : vous êtes dans notre appartement, nous habitons là. J'ai besoin de rentrer, avec mes filles. La guerre est finie. Il faut nous laisser, trouver une solution. L'homme est gendarme. Il dit qu'il comprend. Il a des enfants. Il ne peut pas partir comme cela, d'un coup.

Il faut qu'il trouve une solution. Il va trouver une solution. Il a été logé d'office. Les Allemands occupaient la caserne. Il va y retourner. Mais pas aujourd'hui, pas aussi vite. Il y a un appartement libre au rez-de-chaussée. Oui, ses occupants avaient été arrêtés le même jour que vous. Ils ne sont pas encore revenus. Vous pourrez y passer la nuit. C'étaient des amis à vous ? Il ne devrait pas y avoir de problème. Laissez-moi deux ou trois jours.

Deux ou trois jours. Rien. Presque rien. Le temps de réorganiser un peu les choses. Linda, Paulette et Gaby finissent par récupérer les clefs. Reprendre possession des lieux. La ville est libérée. Elles aussi. Il faut prendre maintenant des nouvelles de celles et ceux qui ne sont pas encore revenus. Attendre Raphaël.

Postface

Raphaël Ganon n'est jamais rentré d'Auschwitz. Pas plus que les cousines de Paulette et Gaby, ni leur oncle Lieto. Leur grand-mère est morte sur le quai de la gare à Drancy.

Linda Ganon aura vécu centenaire. Elle est décédée en 1998 sans avoir revu le docteur Lauret après le 30 juin 1944. « Que va penser sa femme ? » disait-elle à ses filles qui lui proposaient de reprendre contact.

Denise Holstein est revenue. Elle a publié ses souvenirs. Elle a témoigné dans de nombreuses écoles, dans de nombreux collèges. Ses parents ont été assassinés au camp.

En janvier 1942, 264 Juifs sont recensés à Rouen. En août 1944, 179 ont été assassinés dans les camps. Soit 67 % contre 24,4 % en France. Et trente jeunes enfants ne sont pas comptabilisés. Certains juifs se sont enfuis. Très peu ont été cachés en ville.

Georges Lauret ne s'est jamais vanté. Son fils, Philippe, a appris les faits après sa mort, lorsque Paulette a appelé pour reprendre contact. Philippe a fait sa carrière à Rouen, au CHU, à l'endroit même où son père avait été médecin avant lui. C'est lui qui a reçu le titre de Juste décerné à son père à titre posthume. Le tableau acheté

par son père sous les bombes est dans son appartement parisien. Georges Lauret a peut-être protégé d'autres Juifs à Rouen, si l'on en croit quelques phrases des notes qu'il a laissées. Georges Lauret est le seul *Juste parmi les nations* reconnu à ce jour par Yad Vashem à Rouen.

Chez Gaby, à Paris, la photo de Georges Lauret est à la place d'honneur dans le salon. Lorsque je lui ai demandé de me raconter son histoire ses premiers mots ont été : « Nous sommes des miraculées, nous sommes des miraculées. » Paulette Ganon est décédée en 2013.

La famille Guéron, si tel est bien son nom, est restée cachée chez elle toute la durée de la guerre à Darnétal. Le mari, la femme et les deux enfants sont ressortis à la Libération.

Les docteur Louis Née et Henri Lemasle ont été condamnés respectivement à dix et cinq ans de dégradation nationale, notamment pour avoir causé « directement ou indirectement l'arrestation de Mian pour activité anti-allemande ».

Coïncidence

La famille Ganon habitait donc le 41, rue Victor Hugo à Rouen. Je l'ignorais lorsque j'ai commencé mes recherches. Il se trouve que j'ai pris pendant plusieurs années, chaque matin, cette rue pour aller de chez moi à l'école primaire. J'ai d'abord pensé que j'étais passé chaque jour devant chez eux. Non, ils habitaient un peu plus haut, dans la partie de la rue que je n'empruntais pas.

Mais la surprise est encore plus grande : c'était mon pâté de maison. Etant donné la configuration des lieux, nos fenêtres donnaient sur la même cour. Il est plus que probable qu'enfant, regardant par la fenêtre de ma chambre, je voyais, face à moi, la fenêtre de la chambre des sœurs Ganon, ou de leur parents. C'était de 1973 à 1978 ou 1979. Seulement trente ans après les faits qui m'occupent aujourd'hui.

Et il s'est écoulé quarante ans sans que je sache où cela allait me mener.

J'ai pu rentrer au 41 rue Victor-Hugo. J'ai visité un appartement deux étages au-dessus de celui de la famille Ganon. Vue plongeante, en effet, dans ma chambre d'enfant. J'y ai bien des souvenirs, nombreux.

J'ai pu monter sous les toits, voir les pièces où Raphael

Ganon, caché, a vécu ses derniers instants de liberté. Un toit que je contemplais donc sans savoir, de la chambre où j'ai écrit mon tout premier texte.

La boulangerie où Paulette et Gaby allaient chercher le pain était la mienne. Leur pharmacie, ma pharmacie, et je passais chaque jour devant leur école pour aller à la mienne, reconstruite après guerre, usant les mêmes trottoirs.

Bibliographie

Rouen captive, Maurice Poissant, Editions H. Defontaine, 1947.

Rouen et sa région pendant la guerre 1939-1945, G. Pailhès, Defontaine éditeur, 1948.

Les hospices civils de Rouen de 1939 à 1945, Marc Boulanger, Editions Bertout, 1987.

Les Juifs en Normandie 1939-1945, Yves Lecouturier, Editions Ouest-France, 2011.

De Rouen à Auschwitz, Françoise Bottois, Les éditions Ova-dia, 2014.

Remerciements

Merci à Gaby Bardavid, née Ganon, qui m'a reçu en juin 2014 dans son appartement parisien, m'a raconté son histoire et fait partager son émotion. Dans son salon, à la place d'honneur, le portrait de Georges Lauret.

Merci à Philippe Lauret, qui m'a raconté son père et donné accès à ses notes.

Merci également à Chantal Dossin, qui m'a permis d'avancer.

Merci à Fabrice Houdry.

Merci aux Archives départementales de Seine-Maritime.

Merci à Pascale.

Merci à Cyrille.

